

ons stad

Nr 53 1996



Do uewen op der Rumm



„Turmüberraagt, Alzetteumrauscht, abseits vom lauten Stadtgetriebe liegt der Rhamberg. Kasernenromantik spielt um die hochgegiebelten Gebäude, die Soldaten aus aller Herren Länder in ihren Mauern sahen. 'Et wor eemol ee Kanonéier, e louch do uewen op der Rumm' singt man in weinseligen Stunden gern im Luxemburger Land. 1867 zogen die letzten preußischen Kanoniere mit Roß und Stück davon; seitdem ist es still auf dem Rham geworden. Die Rhamkaserne ward zum Waisenhaus, zum Altersheim, für Kinder, die dem Leben erwartungsvoll entgegensehen, für Alte und Kranke, die mit dem Leben abgeschlossen haben.“

Das Zitat haben wir dem Aufsatz *In den Gassen von Stadtgrund* von Joseph Reuter entnommen, jenem Pfarrer, der lange Jahre Seelsorger in der Unterstadt war und der sich auch als deren brillanter Chronist einen Namen machte.



Auszug der
Preußischen Garnison
1867

Drei Ausgaben von *Ons Stad*, die Nummern 15, 50 und 51, waren nun bereits dem *Gronn* und den *Grënneschern* und der überaus reichen und interessanten Geschichte dieses Stadtviertels gewidmet. Doch vom Rhamberg, der von Stadtgrund direkt hinauf zum Rhamplateau führt, und vor allem von der *Rumm* selbst war bisher noch keine Rede. Eine Unterlassungssünde, die wir mit dieser *Ons Stad*-Nummer, die fast ausschließlich der *Rumm* gewidmet ist, hoffentlich wieder gutgemacht haben.

Denn das Rhamplateau mit seinen jahrhundertealten Gemäuern, die so viele Geschichten zu erzählen haben, ist zweifellos eine der schönsten und geheimnisvollsten Stätten der alten Festungsstadt. Allein schon der Ausblick, das Panorama, das man von dort oben genießen kann, würde den Aufstieg lohnen. Oder die wuchtigen alten Vaubankasernen, die die vielen Kriege überdauert haben und Zeugnis ablegen von längst vergangenen Epochen. Am schönsten und interessantesten ist es aber, jenen alten Menschen, die heute ihren Lebensabend auf der *Rumm* verbringen, einen Besuch abzustatten. Dies kann man zum Beispiel tun, indem man in dem urigen alten *Bistro*, das liebevoll in die modernisierten Räumlichkeiten des Altersheimes integriert wurde, ein Gläschen trinkt und den Bewohnern zuhört, wenn sie von früher erzählen. Von jenen alten Zeiten, die vielleicht nicht besser, bestimmt aber besinnlicher und weniger hektisch waren als die heutigen.

r.cl.



2

Le plateau du Rham

Si ce quartier nous tient encore tellement à coeur, c'est que nous savons aujourd'hui qu'il constitue un des berceaux de Luxembourg, occupé déjà à l'époque gallo-romaine d'habitants ayant tenu à ériger leurs demeures sur les hauteurs proches des grandes voies de circulation.



3

Les casernes du Rham Le logement militaire à l'époque de la forteresse

„Et wor emol e Kannonéer, e lug do uewen op der Rumm.“ La chanson populaire de Dicks évoque les périodes de notre histoire, pendant lesquelles Luxembourg a été une des forteresses les plus puissantes d'Europe. Elle a été occupée par une garnison nombreuse qui représentait généralement un quart voire un tiers de la population. Encore fallait-il trouver un logement pour tous ces militaires. Une documentation historique de Guy Thewes.

6

Le Rham, asile de jeunes

Qui de nos lecteurs, surtout de ceux qui aiment bien leur ville et sont intéressés à son histoire, ne sait pas que le plateau du Rham est encore actuellement habité de vieux, qui sont venus y passer les dernières années de leur existence? Dans un passé très récent encore, jusque vers 1980 environ, les hospices exploités par l'Etat et aménagés dans les anciennes casernes que Vauban y avait fait construire dans la dernière décennie du 17^e siècle, recevaient également des orphelins et d'autres enfants abandonnés qui souvent y avaient été placés très tôt, dès leur première jeunesse. Une documentation de Fanny et de Henri Beck.



10

Das Rhamospiz heute: Eine Stätte, die vielen alten Menschen ein letztes freundliches Zuhause bietet

14

Armut war eine Schande, Betteln ein Verbrechen

Staatlicherseits ist 1846 ein erster sozialpolitischer Ansatz zu verzeichnen, in dem der Gedanke durchschimmert, das omnipräsente Elend könne nicht mehr allein privaten, kirchlichen oder sonstigen wohlthätigen Initiativen überlassen werden. Ein Rückblick von René Clesse.

I-VIII

pages intercalées

Ons Stad Info

- Aidsberodung
- Le Foyer Siwebuieren
- Subventions d'hiver
- Les chiens dans notre ville
- Bibliothèque municipale: nouvelles acquisitions

17

Kino auch für Waisenkinder!

Ein Abreißkalender von Batry Weber aus dem Jahre 1919.



18

„Du lands nach op der Rumm!“

Eng Kuerzgeschichte vum Josy Braun

20

WHW - Winterhilfswerk des deutschen Volkes

Im Sommer 1933 beauftragte Hitler den Reichsminister Josef Goebbels mit der Schaffung des Winterhilfswerks (WHW).

„Keiner soll hungern, keiner soll frieren“ lautete die Direktive im ersten Winter. Ein geschichtlicher Beitrag von Paul Dostert.

22

Der andere Blickwinkel

Eine Fotoserie von Marcel Schroeder



23

La chapelle «Strock»

par Alex Langini

24

Wohltätigkeit und Philatelie: Die „Caritas“-Briefmarken

Eine Dokumentation von René Link

28

Heini und die Gänsefüßchen

Eine Satire von Jacques Drescher

30

Stater Chronik

- Umbesetzungen im Schöffenkolegium und im Gemeinderat
- L'architecture moderniste dans les années 1930
- Ungarischer Staatsbesuch in Luxemburg
- Internationale Auszeichnung für die Grënnesch Schoul
- Eine neue Brunnenskulptur in der Groussgaass

32

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

33

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff

Ons Stad Nr 53 • décembre 1996

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: Guy Hoffmann, IMEDIA, Marcel Schroeder
© Photothèque de la Ville de Luxembourg (B. Fischer, D. Kuhn, Th. Mey, Ed. Kutter, F. Buny, R. Faber, J.-P. Fiedler, R. Schaefer)
Dessins: Pit Weyer
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition: Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Tirage: 42.000 exemplaires
distribution gratuite à tous les ménages de la Ville de Luxembourg
La revue ne peut être vendue.

Le plateau du Rham

Fidèle à sa tradition, *Ons Stad* invite ses lecteurs à une promenade historique et sociale à travers un des quartiers caractéristiques de notre ville, un quartier connu pour son passé peu banal, le plateau du Rham. Ses origines remontent loin dans le passé de notre cité. S'il nous tient tellement à cœur, c'est que nous savons aujourd'hui qu'il constitue un des berceaux de Luxembourg, occupé déjà à l'époque gallo-romaine d'habitants ayant tenu à ériger leurs demeures sur les hauteurs proches des grandes voies de circulation.

Si, dans la suite des temps, les agriculteurs et les éleveurs de bétail ont préféré s'établir dans la vallée, aux abords fertiles de l'Alzette et de la Pétrusse, le plateau, en dépit de sa destination changeante, continuait à être habité et gagnait finalement une importance militaire suffisante à justifier son incorporation dans la troisième enceinte de la forteresse.

Et de nos jours, le Rham, mieux que toute autre hauteur des environs, continue à nous offrir une des vues les plus belles sur notre vieille ville, quartier qui s'est développé autour du marché aux poissons. Il nous permet ainsi de découvrir ce qui avait été l'origine féodale de Luxembourg, en mettant devant nos yeux l'em-

placement où vers la fin du 10^e siècle le comte Sigefroi avait érigé son château-fort, le plaçant de l'autre côté de la vallée sur un éperon rocheux abrupt, contourné par le cours de l'Alzette.

Grâce aux vestiges des fortifications qui subsistent autour du plateau avec leurs tours et leurs portes massives, avec leurs murs d'enceinte et leurs casernes austères, le rôle important que cet ensemble d'ouvrages a joué dans notre histoire reste évident jusqu'à ce jour, et c'est à bon droit que le présent numéro de *Ons Stad* y insiste grâce à la collaboration de M. Guy Thewes.

Mais ce plateau nous livre aussi un autre aspect du passé, moins spectaculaire mais beaucoup plus pacifique: si dans les siècles lointains, ses bâtiments ont abrité soldats et matériel de guerre, ils ont servi à partir de la fin du 19^e siècle une cause sociale et sanitaire. Les soldats ont été remplacés par des enfants et des vieillards, par des personnes malades et solitaires, et le plateau du Rham a vu jeunes et vieux, bien portants et souffrants, se côtoyer dans un quotidien souvent difficile. C'est de cette période où le Rham servait d'hospice et d'orphelinat, d'école et d'internat qu'il sera question dans la contribution de Fanny et de Henri Beck.

Le plateau du Rham dans les années soixante

Photo: Ed. Kutter jr.



Les casernes du Rham

Le
logement
militaire
à l'époque
de la
forteresse

Le plateau du Rham
vers 1802. Extrait du
plan relief conservé
à Paris.
Photo: Yves Julien



„Et wor emol e Kanne'er, e lug do uewen op der Rumm." La chanson populaire de Dicks évoque les périodes de notre histoire, pendant lesquelles Luxembourg a été une des forteresses les plus puissantes et les mieux défendues d'Europe. Elle a été occupée par une garnison nombreuse composée de soldats étrangers, originaires, suivant l'occupant du moment, des coins les plus divers. Ainsi, nos ancêtres ont-ils dû croiser dans les rues de leur cité des mercenaires de provenance diverse qui y ont été détachés: Italiens et Espagnols au 17^e siècle, Français après la conquête par Louis XIV, Autrichiens, Tchèques et Wallons au 18^e siècle, et finalement Prussiens à l'époque de la forteresse fédérale. La garnison représentait généralement un quart voire un tiers de la population. Encore fallait-il trouver un logement pour tous ces militaires.

An! Feuer

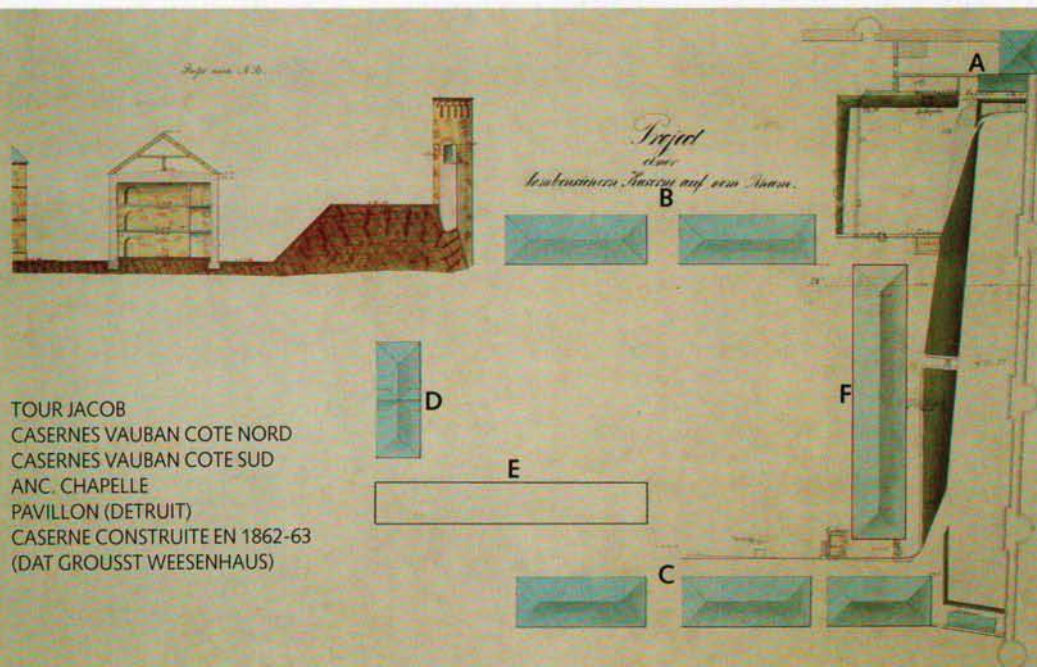
Initialement il n'y a pas eu d'habitat spécifique prévu pour les soldats qui ont dû par la force des choses être logés chez l'habitant. Les listes dressées pour cantonner les troupes donnent une idée des conditions dans lesquelles civils et militaires ont dû vivre ensemble dans une même demeure. Voici au hasard l'exemple du boucher Jacques Nehr ayant femme, cinq enfants et un valet. Il figure sur une liste de 1681. Au rez-de-chaussée de sa maison, Jacques Nehr dispose d'une cuisine et d'une pièce chauffée par un poêle. Dans une chambre du premier étage équipée d'une cheminée, il loge deux sergents mariés de la compagnie Juan Saillago du terço de Castillo. Ces deux familles ont trois enfants. Une deuxième pièce est occupée par un soldat marié de la compagnie Prince du terço de Tilly avec son enfant, par deux canoniers et un fantassin de la compagnie du capi-

taine Camargo. Finalement un dragon habite au dessus de l'écurie prévue pour trois chevaux. En 1679 le magistrat de la ville avait déjà adressé une pétition au gouvernement espagnol afin d'attirer son attention sur le fardeau que représente le logement militaire pour la population civile. En effet il demande „Si ce n'est pas une charge très grande à un bourgeois de donner continuellement trois, quatre, cinq à six lits, autant de paires de linéuls et couvertes, et d'avoir sa maison pleine de soldats le plus souvent brutals, ivrognes et difficiles, qui les maltraitent, (...) les volent (...) les chassent de leurs propres maisons et chambres (...) ils reviennent à toute heure laissant les portes du patron ouvertes (...) notamment de nuit qu'ils sont pris de boisson".

La cohabitation avec les soldats de la garnison a donné lieu à des tracasseries conti-

nues et gênantes, dont n'a cessé de souffrir la population civile vivant à l'intérieur de la forteresse. Les tensions qui sont résultées inévitablement de cette promiscuité, n'ont pas préoccupé outre mesure l'autorité militaire quoique son intervention ait été régulièrement sollicitée.

L'installation de soldats dans des maisons privées d'habitation n'a pas manqué de mener à leur dispersion sur tout le site de la forteresse. Une telle organisation des logements militaires a été à la base d'un relâchement général de la discipline des troupes, dont cependant un entraînement suivi aurait été d'autant plus nécessaire qu'il s'est agi de les initier au maniement d'armes nouvelles et à l'utilisation des ouvrages de la forteresse. Ainsi, l'évolution des techniques militaires, la spécialisation des armes et la professionnalisation des métiers de guerre ont-elles obligé le commandement de la forteresse à



Plan de situation des Casernes du Rham en 1863 (Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz, Berlin)

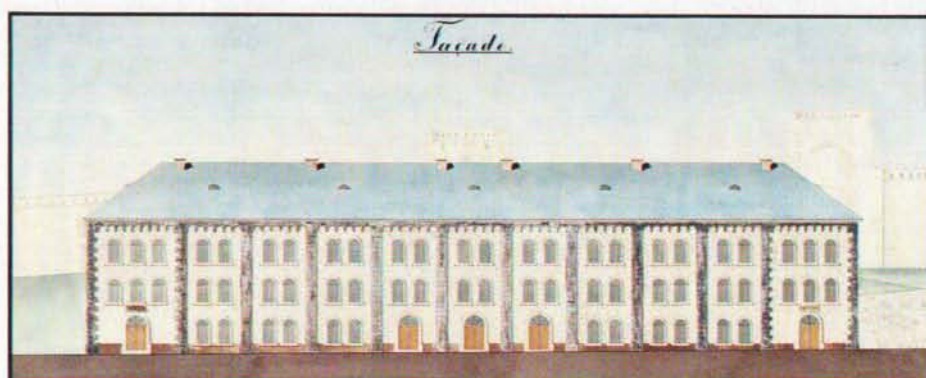
passant le matin les troupes en revue l'officier de service leur a fait part des instructions que le commandement a jugées utiles pour réagir contre l'extension de la maladie qui n'a cessé de se développer. Il leur a recommandé de ne pas séjourner trop longtemps dans les débits de boissons, d'éviter des sorties dans l'air du soir, de ne pas pratiquer la natation et encore de ne pas consommer des cerises ou d'autres fruits analogues. Il a été ordonné aux soldats tant qu'ils étaient de garde de mettre un second pantalon sous leur uniforme et ils étaient autorisés à fumer pendant le service.

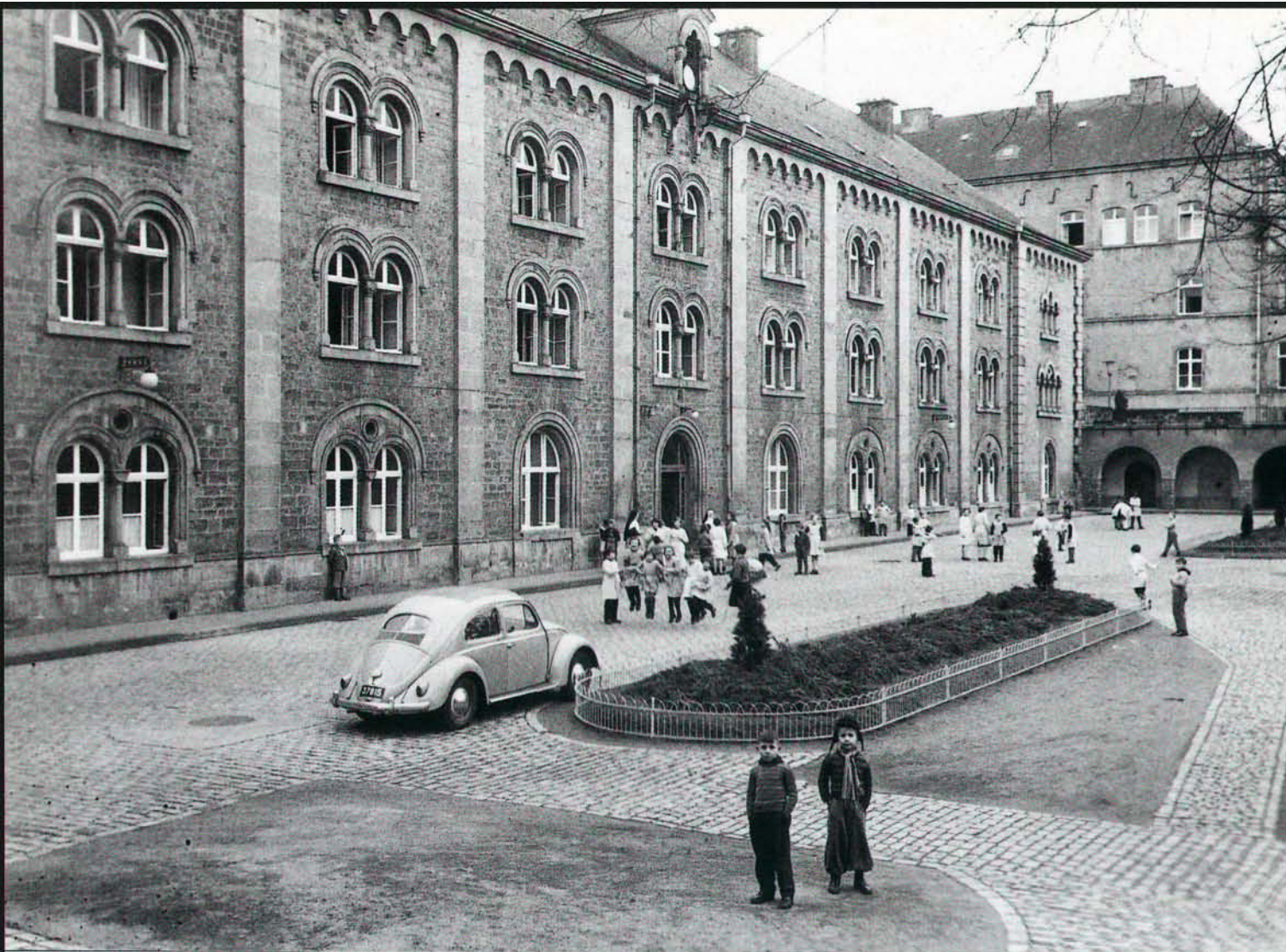
Une mesure plus efficace est l'amélioration de l'approvisionnement en eau. En 1814 les Prussiens mettent en service le puits du Rham. En 1842-43 ils le dotent d'une pompe et d'une tour octogonale qui recueille l'eau. Quelques années avant le démantèlement, en 1862-63, les Prussiens construisent une nouvelle caserne à l'abri des bombes sur le plateau du Rham. Les étages sont voûtés et le toit peut être enlevé et recouvert d'une couche de terre en cas de bombardement. Il s'agit des derniers travaux militaires avant que le plateau du Rham retrouve une destinée plus paisible en accueillant des orphelins et des personnes âgées.

Guy Thewes



Le puits du Rham vers 1970
 Photo: Ed. Kutter jr.





1961

Le Rham, asile de jeunes

Qui de nos lecteurs, surtout de ceux qui aiment bien leur ville et sont intéressés à son histoire, ne sait pas que le plateau du Rham est encore actuellement habité de vieux, qui sont venus y passer les dernières années de leur existence, vivant dans les hospices aménagés dans les anciennes casernes que Vauban y avait fait construire dans la dernière décennie du 17^e siècle? Cinq corps de ces bâtiments subsistent encore aujourd'hui, trois du côté sud et deux du côté nord.

Dans un passé très récent encore, jusque vers 1980 environ, ces établissements exploités par l'Etat, recevaient également des orphelins et d'autres enfants abandonnés qui souvent y avaient été placés très jeunes, dès leur première jeunesse.

1843: La bienfaisance passe sous l'égide des communes.

Aujourd'hui nous avons beaucoup de mal à comprendre cette cohabitation de jeunes et de vieux sous un même toit. Cette promiscuité avec tous les problèmes qu'elle soulève doit toutefois être vue dans le cadre général de l'évolution qu'a suivie au cours du 19^e siècle notre législation sur l'assistance publique qui remonte principalement à deux lois promulguées en 1843.¹ Une conception entièrement nouvelle était à la base de cette réorganisation de l'assistance publique. Elle était dominée par le principe que les secours, quels qu'ils fussent, étaient désormais localisés au niveau des communes et placés dans la compétence de celles-ci. Elles devaient, par le biais de leurs bureaux de bienfaisance, appliquer les principes nouvellement introduits. Contrairement à notre conception actuelle, les indigents n'avaient aucun droit à revendiquer les secours dont ils avaient besoin. L'assistance qui leur était octroyée était en effet considérée comme répondant à une obligation purement morale. Par ailleurs, les communes n'avaient pas seulement la mission d'octroyer des secours aux pauvres et de gérer leur patrimoine: elles avaient aussi un rôle préventif. Elles devaient en effet tout faire pour endiguer, voire éviter de nouveaux cas de pauvreté. Aussi les autorités communales devaient-elles surveiller la conduite, la santé et

même la moralité de ceux qui les premiers risquaient de tomber dans l'indigence à cause de leur appartenance à cette catégorie de la population que l'on appelait „la classe ouvrière”. Pour la première fois, des initiatives réglementaires portaient sur l'inspection des établissements de charité et des prisons, sur l'ouverture d'un dépôt de mendicité et sur la création de comités cantonaux de secours.

L'ensemble de ces dispositions que le Roi Grand-Duc avait arrêtées dans „Sa sollicitude pour la classe des pauvres” avait fait l'objet d'une circulaire gouvernementale du 29 décembre 1846. Par ces moyens, on se proposait de créer une structure nouvelle de la bienfaisance publique afin de pouvoir lutter activement contre le fléau de l'indigence et son extension menaçante. Dans ce contexte, un rôle important devait revenir aux dépôts de mendicité. Ceux-ci n'étaient plus considérés exclusivement comme des maisons de répressions et de peine – la mendicité étant interdite –, mais ils devaient assumer un rôle essentiellement préventif en venant en aide aux pauvres provisoirement sans travail.

Dans le cadre de cette réorganisation profonde de la bienfaisance publique, la création d'hospices nouveaux avait une fonction importante à remplir, puisqu'ils étaient destinés à accueillir tant des enfants abandonnés que des personnes malades ou invalides des deux sexes.

La bienfaisance communale: une lourde charge

Cette législation nouvelle qui confiait un rôle social de premier plan aux communes aurait pu être le point de départ d'une lutte efficace contre la pauvreté et la misère. Toutefois, nombre de communes, surtout les moins dotées d'entre elles, n'étaient souvent pas en mesure de faire face aux charges importantes que cette réforme leur imposait. Elles devaient en effet assurer l'octroi des secours et le placement que réclamait l'état de chacun de leurs ressortissants nécessiteux, fussent-ils mendiants, invalides, vieillards démunis, aliénés mentaux, condamnés ou enfants abandonnés. A la longue, l'intervention de l'Etat devenait inévitable, si l'on voulait combler les lacunes que la réorganisation en cours avait vite fait apparaître. Ainsi, l'idée s'imposait que seul un grand hospice central pourrait à la longue constituer une solution valable pour l'ensemble de notre pays, afin de suppléer au manque de services et de locaux appropriés qui partout s'était fait sentir.

L'hospice central d'Ettelbruck: une solution temporaire

Dans cette optique, l'on comprend parfaitement la justification de l'arrêté royal grand-ducal du 10 avril 1855 qui avait pour objet de faire adapter les bâtiments de l'ancienne caserne d'artillerie d'Ettelbruck, devenus disponibles après le départ de la garnison, aux besoins d'un tel

hospice central. Cet hospice qui ouvrait ses portes dès le 1^{er} décembre de la même année accueillait d'abord des femmes et des filles qui jusqu'alors étaient placées au dépôt de mendicité installé à l'hospice St.-Jean au Grund.

Toutefois, la mise en service de l'hospice central ne se fit pas sans difficultés. Trop de communes hésitaient en effet à assumer les frais qui leur incombait du placement dans cette institution des enfants abandonnés ou de personnes âgées dont elles avaient la responsabilité. Par ailleurs, on ne cessait de critiquer, probablement à juste titre, la promiscuité à laquelle les enfants risquaient d'être exposés dans cet établissement où ils étaient en contact permanent avec des personnes âgées ou malades. Dans une circulaire du 3 janvier 1876, le Gouvernement se voyait obligé d'intervenir une nouvelle fois. Il s'élevait contre l'attitude de celles des communes qui hésitaient trop à assumer les charges résultant du placement de certains de leurs ressortissants dans cet établissement. Il faut souligner pourtant que les conditions d'hébergement y avaient pu être améliorées grâce à des travaux d'agrandissement. Ainsi, les aliénés ont-ils pu être logés dans deux pavillons séparés des autres constructions par de vastes préaux et par des murs élevés. En dépit de ces améliorations, il devenait vite évident que la centralisation en un seul endroit de tant de groupes de malades différents, d'origines sociales les plus diverses, n'était pas une solution idéale. Les autorités responsables furent néces-

sairement amenées à étudier de nouvelles mesures de placement répondant mieux aux besoins spécifiques des différentes catégories d'hospitalisés.

Les premiers pensionnaires du Rham: les enfants sourds-muets

Une première initiative dans ce sens faisait l'objet de la loi du 28 janvier 1880 qui créa un établissement spécial destiné à l'instruction et à l'éducation des sourds-muets qui furent les premiers à évacuer l'hospice central d'Ettelbruck pour être logés dans l'ancien hôpital militaire du plateau du Rham. A ce moment, il s'agissait d'une vingtaine d'enfants. Dix années plus tard, leur école fut transférée à la place des Bains, dans un bâtiment mal entretenu des anciennes casernes de la Porte-Neuve. Les Sœurs Franciscaines devaient réaliser plus tard aux abords de la route d'Arlon un internat à l'intention de ces petits privés de la parole et de l'ouïe.

L'hospice central d'Ettelbruck: surchargé et mal adapté

Au début des années 1880, de nouvelles difficultés avaient surgi dans l'exploitation de l'hospice central d'Ettelbruck. La coexistence d'adultes et d'enfants, d'hommes et de femmes, d'invalides et de malades, dont chacun nécessitait des soins spécifiques et parfois incompatibles, constituait une question majeure. Les



L'orphelinat du Rham en 1931

Coll. Nic. Kohl





A la Foire Internationale au Limpertsberg en 1952

problèmes de gestion et de fonctionnement devenaient d'autant plus grands que la population totale de l'hospice ne cessait de croître. Si au 31 décembre 1856, elle était encore de 75 unités, elle passa en 1866 à 145 et en 1876 à 372. L'ensemble de ces difficultés obligeait finalement les autorités à envisager une réorganisation approfondie de la structure hospitalière existante. En 1880, la Chambre des Députés se saisit du problème et décida l'institution d'une commission d'enquête qui reçut pour mission de constater l'état de l'hospice et de faire l'inventaire des besoins. Sur la base de son avis, des propositions devaient être élaborées en vue de la transformation et de l'aménagement futur des bâtiments. Cet avis devenait d'autant plus urgent qu'en 1882, la population de l'hospice avait atteint un total de 419 unités, dont 205 appartenaient à la section des aliénés. Les 214 personnes restantes comprenaient 124 malades, invalides et mendiants, et 90 enfants abandonnés et orphelins de moins de 16 ans.

Les malades et les enfants sont transférés au plateau du Rham

En fin de compte l'on se décida à séparer les aliénés des autres hospitalisés. La solution la plus simple consistait à maintenir les aliénés à Ettelbruck et à transférer en étapes successives les autres malades et les enfants vers l'hospice du

Rham. Ainsi serait-il possible de dégager l'hospice d'Ettelbruck pour y améliorer les conditions d'internement des malades mentaux. En même temps, le déplacement de tous les autres malades ainsi que des enfants pourrait-il être accéléré afin de les placer tous dans un cadre mieux adapté aux exigences de leur santé physique et morale. En 1882, la Chambre des Députés fit sienne cette solution et donna son accord au déplacement envisagé pour les enfants. Les premiers d'entre eux furent installés au Rham en 1884. Les plus âgés qu'on appelait les „grands”, entre 6 et 15 ans, étaient logés dans le grand orphelinat, établi dans le bâtiment le plus récent du plateau, le plus beau aussi du point de vue architectural. A côté se trouvait le petit orphelinat, destiné aux enfants plus jeunes et aux nourrissons, avec ou sans leur mère. Dans le même édifice, on aménagea une école gardienne et des salles de classe. Un violent incendie qui éclatait dans la nuit du 24 au 25 septembre 1892 endommagea gravement ce bâtiment qui hébergeait au moment de la catastrophe 40 enfants en bas âge, des religieuses et certains membres du personnel. Heureusement, il n'y eut que des dégâts matériels. L'année suivante, les personnes âgées et les invalides quittaient à leur tour l'hospice central d'Ettelbruck pour venir habiter le plateau du Rham.

Les enfants venant d'Ettelbruck avaient été admis à l'hospice central dans le cadre de la lutte

contre la pauvreté et la mendicité menée dans la seconde moitié du 19^e siècle. Si dans cet hospice ils avaient cohabité avec des adultes de tout âge, malades et aliénés mentaux, leur vie à l'hospice du Rham n'était pas sensiblement différente. Ils allaient y retrouver les mêmes groupes d'adultes à l'exception des aliénés mentaux restant à Ettelbruck.

La vie d'un enfant au plateau du Rham: un témoignage

Pour nous faire une idée de ce que fut la vie quotidienne des jeunes pensionnaires, laissons parler l'un d'eux, un „ancien”, Monsieur Nicolas Kohl, admis à l'hospice avec son frère en janvier 1929.

A leur entrée à l'orphelinat, les enfants, avant de pouvoir prendre contact avec leurs camarades, étaient soumis à un examen médical approfondi et ceci pour prévenir qu'une maladie contagieuse ne s'introduise du dehors. La procédure d'admission qui s'accompagnait aussi d'un épouillage, s'étendait parfois sur toute une semaine. Durant ce temps les enfants reçurent leurs vêtements uniformisés et numérotés, y compris le linge de corps et les bas. Les 100 garçons parmi lesquels se trouvaient Monsieur Kohl et son frère, étaient répartis sur huit dortoirs avec 12 ou 14 lits chacun.

Les religieuses chargées de la gestion de la maison étaient tenues à la stricte observance de leur règle monacale, ce qui n'était pas sans incidence sur la vie des enfants qui devait également y être adaptée. Ainsi la journée commençait-elle régulièrement à 6.10 heures précises, quand - la lumière allumée - la sœur de service traversait les huit dortoirs en priant à haute voix et en réveillant les enfants avec les paroles: „Vive Jésus”.

On se levait alors sans tarder, la chemise de nuit fut vite échangée contre le pantalon et ce fut ensuite la sortie sur le long couloir où chacun trouvait sa cuvette remplie d'eau pour la toilette matinale. Pendant ce temps, la sœur tâtait les lits pour déceler d'éventuels cas d'incontinence contre lesquels il fallait réagir.

Après la toilette, tous les enfants, des plus petits aux plus grands, devaient faire leur lit, plier leur chemise de nuit et la mettre sous le duvet. Dans chacun des dortoirs trois garçons étaient chargés du nettoyage des lieux: munis d'une brosse-balai et d'un torchon humide, ils devaient enlever la poussière sous les lits. Ensuite, avec un chiffon de laine sous leurs souliers cloutés, ils avaient à frotter le parquet ciré pour le rendre bien brillant. Ce même travail se poursuivait dans le couloir avec les autres garçons et la sœur.

Chose étonnante: dans trois-quarts d'heure les 100 garçons avaient fini leur corvée, de sorte qu'à 7 heures tout le monde se trouvait à la messe. A peine le prêtre avait-il prononcé le „ite missa est”, que les plus grands des garçons se ruaient vers la cuisine pour prendre le café et le porter au réfectoire, où les tartines se trouvaient déjà réparties sur les assiettes. Une seule religieuse avait dirigé les opérations et à 8 heures, tous les élèves étaient en classe, où „le sérieux de la vie” les attendait. Les heures scolaires, strictement observées, allaient de 8 à 11 heures du matin et de 2 à 4 heures de l'après-midi.

A midi, le menu comportait obligatoirement du bouillon de bœuf dans lequel trempait une tranche de pain, remplacée le dimanche par du vermicelle. Après le potage on mangeait la viande bouillie de bœuf accompagnée d'une purée de pommes de terre bien relevée de lardons croustillants. On pouvait demander „beaucoup" ou „peu", mais on n'avait pas le droit de réclamer autre chose.

A nos jeunes d'aujourd'hui tant gâtés ce menu peut paraître par trop uniforme et frugal, mais les enfants d'alors, moins favorisés par la vie, l'aimaient bien, beaucoup venant d'ailleurs d'un milieu où l'on ne pouvait qu'en rêver.

Au goûter de 4 heures, on se régalaient de tartines de confiture, après – de 5 à 6 – ce fut l'heure de l'étude. Le repas du soir commençait à 6.15 heures; à 20 heures, les enfants étaient au lit.

Le mercredi était réservé à la répartition du linge fraîchement lavé. Deux garçons en avaient la charge: mettre les vêtements numérotés sur les lits respectifs, numérotés eux aussi.

Tous les deux mois un coiffeur s'acquittait de la tâche de couper les cheveux „en chienne" à une centaine de têtes, selon un prix convenu avec l'Etat. Ce prestidigitateur capillaire accomplissait sa tâche en une seule journée!

Il est intéressant de relever que pour son ravitaillement, l'hospice subvenait pour une large part à ses propres besoins. Le grand jardin y livrait les légumes et les fruits, on y tenait des

vaches et des poules, la maison avait sa propre boulangerie, sa cordonnerie. Le charbon et le bois venaient de l'extérieur, quelquefois, en cas de besoin, également les pommes de terre. Pour les enfants ce fut sans doute une distraction de voir le bois, fourni en cordes, scié et haché par des détenus du Grund, surveillés évidemment par un gardien en uniforme armé d'un revolver.

Monsieur Kohl relate encore une autre réminiscence. La présence dans ce même lieu de vieillards grabataires conditionnait de fréquents décès; or les orphelins étaient tenus chaque fois de suivre au son du glas et le rosaire à la main le défunt à sa dernière demeure au cimetière du Fetschenhof. Ils lui en voulaient chaque fois de leur avoir gâché une après-midi libre; pour quelqu'un qu'ils n'avaient pas connu, ils trouvaient le sacrifice un peu dur.

Mais terminons sur des souvenirs un peu plus joyeux, encore que nuancés. Chaque année eut lieu, organisée par le „Weesekannerwierk" du poète bien connu et échevin Lucien Koenig, une visite de la „Schueberfouer" pour les enfants du Rham et d'autres orphelins, dans le but de leur donner quelques heures de plaisir, de gaieté et de distractions. Certains pourtant, dit-on, n'auraient pas tellement apprécié être ainsi exposés comme un troupeau en uniforme aux yeux de la foule et avoir à écouter de la part des autorités de longs discours pour eux bien ennuyeux. Mais tous ont été sensibles à l'atmosphère enjouée de cette foire et surtout à l'hon-

neur qui leur fut fait d'être attendus par le prince héritier Jean, alors âgé d'une dizaine d'années, qui avec ses sœurs et sa gouvernante les accompagnait de manège en manège. Le soir, en rentrant chez eux au Rham, ils avaient les poches remplies de sucres et la tête pleine de visions et de souvenirs. Selon Monsieur Kohl, l'image du jeune prince hantait encore longtemps leur imagination, avec peut-être à l'arrière-fond de leur subconscient un sentiment confus sur les aléas de la naissance, sur l'inégalité de la condition humaine et les injustices du sort.

Fanny et Henri Beck

Loi du 24 février 1843 sur l'organisation communale et des districts et loi du 4 juillet 1843 sur le domicile de secours

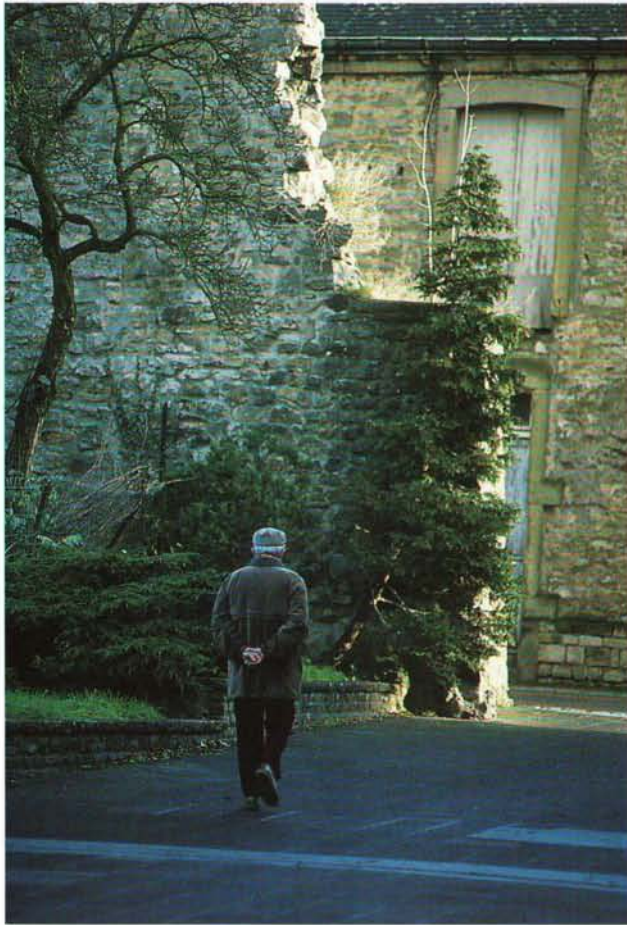
Bibliographie

- Les Cahiers luxembourgeois 1934
- L'hospice du Rham par Nicolas Ries, p. 401 ss
- Die Befestigungen der Unterstadt Grund und des Rhamplateaus von J.P. Koltz, p. 497 ss
- Rhamhospiz und „Letzeburger Weesekannerwierk" von Dr. Lucien Koenig p. 513 ss;
- Le Livre d'Or du Centenaire de la Fanfare r. gr.-d. du Luxembourg-Grund, éd. 1952, p. 177 s;
- 1884-1994: 110 Joer Kanner op der Rhum. Brochure éditée par le Ministère de la Famille et de la Solidarité et par l'Asbl „Frënn vun de Staatleche Kannerheemer", 1994.

Rham 1961

Photos: Théo Mey





Das Rhamhospiz heute:

Eine Stätte, die vielen
alten Menschen ein
letztes freundliches
Zuhause bietet

Seit die letzten Waisenkinder 1981 nach Schiffingen und Dülelingen umgezogen sind, ist das *Centre du Rham* heute ausschließlich ein Alters- und Pflegeheim. Viel Luxus gibt es hier nicht, dafür aber eine ganz andere Art von Lebensqualität. Ein gemütliches altes Bistro zum Beispiel, in dem die alten Menschen bei einer Tasse Kaffee, einem Gläschen Wein oder Bier zusammensitzen und von früher erzählen. Die Mahlzeiten für die 50 Bewohner der *section de retraite* und die 80 Pflegepatienten werden in einer modernen Großküche zubereitet, die Ein- oder Zweibettzimmer sind überaus behaglich eingerichtet, und auch die sanitären Einrichtungen sind hygienisch und zweckmäßig. Über Langeweile oder Einsamkeit, so Direktor Norbert Wallers, der zu allen Heiminsassen eine persönliche und herzliche Beziehung pflegt, hat bisher noch niemand geklagt. Denn der Alltag ist hier weder trist noch monoton, und Beschäftigung findet man allemal: Seidenmalerei, Korbflechten, Basteln, Tischkegeln und andere Unterhaltungsspiele finden in einem großen Gemeinschaftsraum statt, und es werden regelmäßig Ausflüge mit Bussen organisiert. Fernsehen kann man allein oder im Gesellschaftszimmer bei Kaffee und Kuchen, und bei gutem Wetter kann man draußen im Park spazieren und den rund zwanzig Katzen beim Spielen zusehen, die auf der *Rumm* heimisch geworden sind und von den Alten liebevoll versorgt werden. Zwei Ärzte betreuen die Bewohner zweimal pro Woche, und daneben kümmern sich eine Sozialhelferin, zwei *Infirmiers gradués*, zwei Ergotherapeuten, 13 Krankenschwestern und 18 Hilfspfleger rund um die Uhr um das Wohl der alten Menschen. Zusammen mit dem Küchenpersonal und den Putzfrauen arbeiten rund 130 Menschen für das *Centre du Rham*, 40 davon für die Annexe in der ehemaligen Vaubankaserne im Pfaffenthal, wo noch einmal 50 Pflegebetten zur Verfügung stehen.

r.cl.





Direktor Norbert Wallers
leitet seit 1982 das Rhamhospiz



Photos: IMEDIA



*Trompe
la mort*

*Et si j'ai l'air moins guilleret,
Moins solide sur mes jarrets,
Si je chemine avec lenteur
D'un train de sénateur,
N'allez pas dire «Il est perclus»
N'allez pas dire «Il n'en peut plus».
C'est rien que de la comédie,
Que de la parodie.*



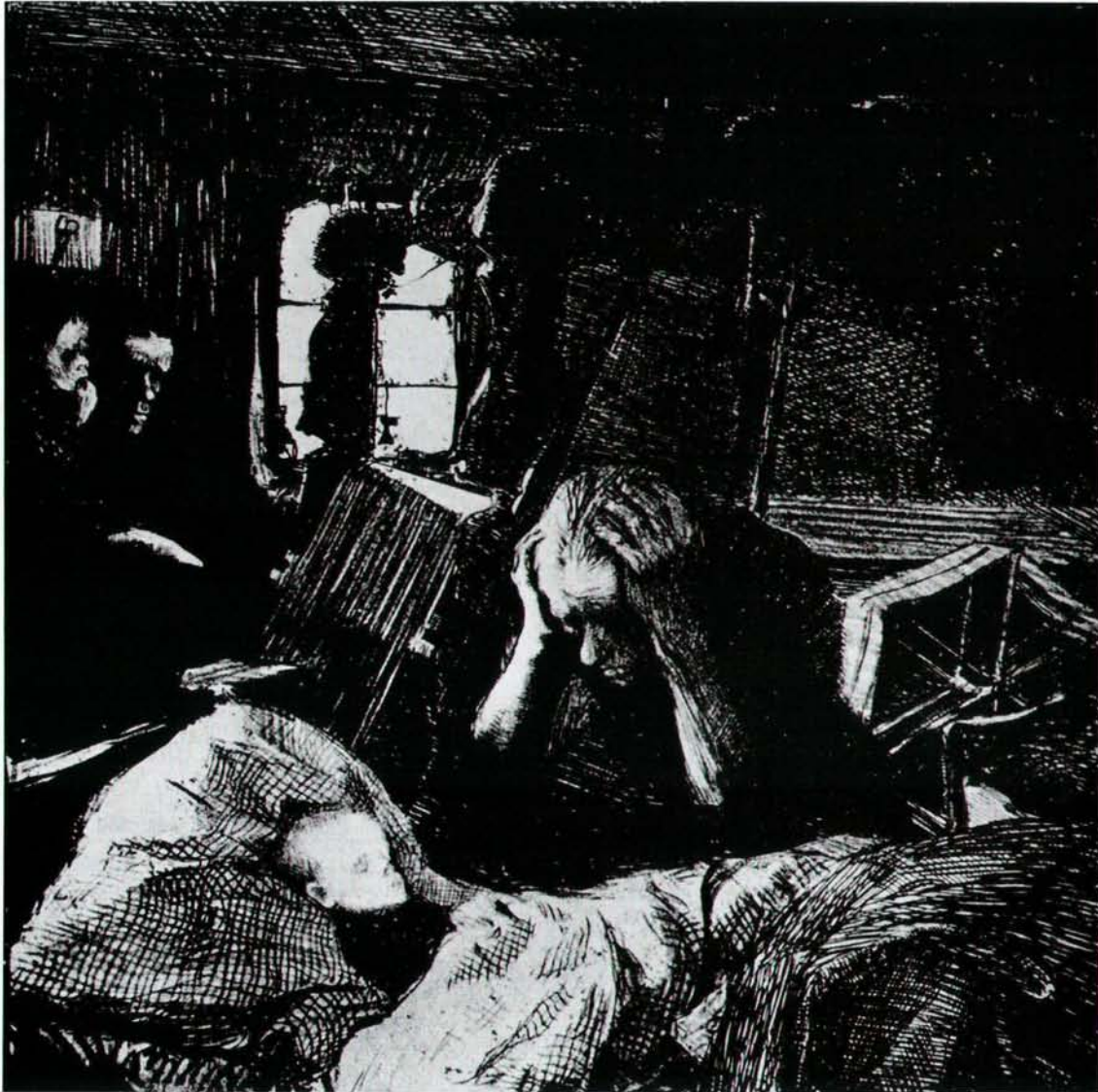
*Histoire d'endormir le temps,
 Calculateur impénitent,
 De tout brouiller, tout embrouiller
 Dans le fatidiqu'sablier.
 En fait, à l'envers du décor,
 Comme à vingt ans, je trotte encore.
 C'est pas demain la veille, bon Dieu!
 De mes adieux.*

Georges Brassens



Portraits: Guy Hoffmann

Armut war eine Schande



Käthe Kollwitz: Weber 1, Not (1897)

*„Die Haupt- und Residenzstadt Luxemburg
zählt 23.000 Einwohner und besteht aus
einer Oberwelt und einer Unterwelt.
Letzteres ist nicht nur bildlich zu verstehen.
Wohlstand und Armut, Sonne und Schatten sind
völlig greifbar getrennt und schon im äußeren
Bilde der Stadt gekennzeichnet. (...)
Seltsam aber ist es, daß man in dieser Unterwelt
Dinge zu sehen bekommt,
die sich getrost den traurigsten Bildern aus Ost-London
an die Seite stellen lassen.“*

Betteln ein Verbrechen

In der ersten Hälfte des vergangenen Jahrhunderts, als Luxemburg ein unabhängiger Staat wurde, waren die Lebensbedingungen für den Großteil der Bevölkerung überaus hart. Wie schlimm es wirklich gewesen sein muß, belegt allein schon die Auswanderungsbilanz. Von den 175.200 Einwohnern, die der junge Staat 1839 zählte, zogen viele die abenteuerliche Unge-
wißheit einer neuen Existenz, meist in den fernen USA, dem hoffnungslosen Darben in der Heimat vor. Allein zwischen 1841 und 1891 verließen 72.000 Luxemburger das Land.

Der Historiker Gilbert Trausch: „*Les conditions de vie des classes populaires restent précaires. Les pauvres se nourrissent mal: pommes de terre, pain et lait, voilà l'essentiel de leur menu tout au long de l'année. La famine n'a pas encore disparu. Dans cette société encore agraire, il suffit d'une ou de deux mauvaises récoltes pour qu'il y ait crise alimentaire. (...) Il y a des famines en 1816/17, 1831, 1840, 1846/47 et 1853/54, les deux dernières particulièrement graves. Avec les chemins de fer (à partir de 1859) le Luxembourg sort de son état d'isolement et les mauvaises récoltes perdent de leur effet dramatique.*“

Aber auch in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts sind Not, Hunger und Elend noch an der Tagesordnung. „*D'Zäite gin ëmmer schlechter; 25 Su d'Dosend Äer, 30 d'Pond Botter. Wie kritt nach e Maufel Fleesch ze gesin? D'Pond kascht e Frang, D'Welt muss geschwënn ënnergon. - Vun elauter Gromperen z'iessen,*“ heißt es in dem Theaterstück *Dem Grof Siegfried séng Goldkummer* des kritischen Zeitgenossen Michel Rodange (1827-1876).



Staatlicherseits ist 1846 immerhin ein erster sozialpolitischer Ansatz zu verzeichnen, in dem der Gedanke durchschimmert, das omnipräsente Elend könne nicht mehr allein privaten, kirchlichen oder sonstigen wohltätigen Initiativen überlassen werden. In dem betreffenden Text, der am 29. Dezember 1846 im *Mémorial* veröffentlicht wird und in dem Bettler vor allem als „faul und lasterhaft“ dargestellt werden, heißt es u.a.: „*L'exemple des pays voisins et la science économique enseignent que les grands établissements de charité et de travail ne peuvent constituer le remède normal pour soulager l'indigence et la prévenir; c'est dans les communes, dans leurs domiciles, au sein de leurs familles, que les pauvres doivent être secourus, les établissements publics ne peuvent être considérés que comme des moyens exceptionnels de secours et de réforme. (...) Les bureaux de bienfaisance réorganisés d'après des dispositions uniformes seront les principaux agents du service. (...) Un hospice central ne sera créé que pour les cas exceptionnels, tout comme un dépôt de mendicité, destiné à la correction de mendiants adonnés à la paresse et au vice...*“

Aus dieser neuen gesetzgeberischen Optik heraus kommt es in den folgenden Jahren zu einer repressiven staatlichen und kommunalen Verwaltung der Armut. Sogenannte *bureaux de bienfaisance* (Armebüroen) werden in den Gemeinden eröffnet, und wer beim Betteln erwischt wird, kann sofort abgeführt und ins Gefängnis geworfen werden.

Im Jahre 1855 wird in Ettelbrück ein „Zentralhospiz“, eine Art Armen-, Alten- und Irrenhaus der Nation, eröffnet. Anfangs der achtziger Jahre dann wird in den leerstehenden Vaubankasernen auf dem Rhamplateau zuerst die neugegründete staatliche Taubstummenschule untergebracht, und wenig später siedeln auch die Waisenkinder von Ettelbrück nach dem Rham über (siehe hierzu den Beitrag von Henri Beck auf den Seiten 6-9). 1893 schließlich kommt es zur Eröffnung des neugeschaffenen Zentralhospizes auf dem Rham, in dem bedürftige Alte und Kranke beiderlei Geschlechts in zwei getrennten Flügeln Aufnahme finden.

J.-P. MULLER, éditeur.

PROGRAMME

de la représentation dramatique qui sera donnée par la Société de gymnastique **DIMANCHE PROCHAIN, 25 février 1855, à 6 heures du soir, dans la grande salle du CERCLE MUSICAL, au profit des pauvres :**

LES DEUX EDMOND.

Vaudeville en 2 actes, par Baré, Radet et Desfontaines.

De Scholtzheim.

Komédestück an engem aakt,
Text à Muséck vum DICKS.

Prix des places :

PREMIÈRES 2 francs, SECONDES 1 fr. 25.

On peut acheter des cartes chez MM. Buck, Hoffman et Rehm, au local de la Société de gymnastique et au bureau de bienfaisance.

La porte sera ouverte à 5 heures.

Le texte des chansons qui font partie du vaudeville luxembourgeois sera débité à l'entrée, au profit des pauvres, et au prix de 25 centimes.

Warteschlange vor dem
Sozialamt
der Stadt Luxemburg
1935
Foto: Batty Fischer



Um die Jahrhundertwende, als unser Land in wenigen Jahren den Wandel vom Agrarstaat zur modernen Industriegesellschaft vollzog, als im Süden die Eisenhüttenwerke errichtet wurden und die verschlafene alte Festungsstadt sich langsam zu einer internationalen Handelsmetropole entwickelte, war indes die Armut noch längst nicht aus der Welt geschafft. Ganz im Gegenteil:

„Die Haupt- und Residenzstadt Luxemburg zählt 23.000 Einwohner und besteht aus einer Oberwelt und einer Unterwelt. Letzteres ist nicht nur bildlich zu verstehen. Wohlstand und Armut, Sonne und Schatten sind völlig greifbar getrennt und schon im äußeren Bilde der Stadt gekennzeichnet. (...) Seltsam aber ist es, daß man in dieser Unterwelt Dinge zu sehen bekommt, die sich getrost den traurigsten Bildern aus Ost-London an die Seite stellen lassen. (...) Von jeder Wanderung durch die armen Quartiere im Abgrund kommt man mit Grauen im Herzen zurück.“

Diese Zitate sind einer Reportage entnommen, die am 15. Mai 1907 in der renommierten *Frankfurter Zeitung* zu lesen war. Sie trug den Titel *Licht- und Schattenbilder aus einem Miniaturstaat*, und die Verfasserin war die engagierte deutsche Schriftstellerin und Frauenrechtlerin Adele Schreiber. Die Autorin beschrieb darin ihre Erfahrungen, die sie zusammen mit den Mitgliedern des Luxemburger „Vereins für die Interessen der Frau“ in den Proletariervierteln der Unterstadt während einer sogenannten „Wohnungenenquête“ gesammelt hatte.

Eine derartige Sozialenquete war zu jener Zeit, die man heute etwas kurzzeitig gerne als *Belle Epoque* bezeichnet, in der behäbigen Bürgerwelt unserer Hauptstadt etwas vollkommen Neues und Ungewohntes. Die Initiative dazu war von einem Kreis fortschrittlicher Frauen unter der Führung von Aline Mayrisch-de Saint Hubert und Eugénie Müller-Bück ausgegangen, die sich an ähnlichen Projekten in Deutschland, in der Schweiz und in Österreich inspiriert

hatten. Denn um die Jahrhundertwende hatte in unseren Nachbarländern die Geburtsstunde der „empirischen Sozialforschung“ und der professionellen Sozialarbeit geschlagen. Dort begann man nämlich bereits zu ahnen, daß das gerade begonnene Industriezeitalter ohne eine adäquate Sozialpolitik unweigerlich zu einer Verelendung von großen Teilen der Bevölkerung führen würde.

Als die Ergebnisse dieser Forschungsarbeit gedruckt vorlagen, führte das in der Luxemburger Hauptstadt zu einer großen öffentlichen Debatte. „Die Wohnungsfrage“, so die Frauen, „sei nämlich der Eckstein der sozialen Frage überhaupt“. Und die Wohnverhältnisse in den Unterstädten waren in der Tat damals katastrophal. Die Enquete hatte erwiesen, daß zwei Drittel der Menschen in überfüllten Räumen lebten, ohne ausreichende Belüftung, ohne fließendes Wasser, viele sogar ohne Abort. Für die 1.216 Menschen, deren Lebensverhältnisse derart wissenschaftlich untersucht wurden, gab es bloß 589 Schlafstellen.

Die Bürger aus der Oberstadt mochten kaum glauben, was sie da schwarz auf weiß zu lesen bekamen, und die Gebildeten unter ihnen fühlten sich möglicherweise an Romane von Victor Hugo oder Charles Dickens erinnert. Ein Beispiel nur: „Familie mit 8 Kindern bewohnt ein Zimmer und 2 kleine Räume unter dem Dach. Eltern und die 2 kleinsten Kinder, 4 Monate und 2 Jahre, schlafen in dem Zimmer, in welchem gekocht, Wäsche gemacht, gewohnt wird. Windeln liegen umher, ein Rabe wohnt mit im Zimmer. In dem einen Dachzimmer schlafen 3 Knaben in einem Bett, einer davon epileptisch. Fenster von 0.50 qm, Bewurf fällt ab. Kinder sammeln Hundexkrement für Gerberei. Eimer

davon im Zimmer, entsetzlicher Geruch. Im andern Zimmer schlafen 3 Mädchen auf dem Boden, kein Bett, ein Loch ohne Fenster zum Hereinlassen von Luft und Licht, mit Lumpen verhängt, Dach durchlöchert.“

Das war, wie gesagt, im Jahre 1907. Schaut man sich diese Zeit um die Jahrhundertwende, die sogenannte *Belle Epoque*, etwas näher an, so kann einem die Nostalgie in der Tat schnell abhanden kommen. Bis zum ersten vernünftigen allgemeinen Schulgesetz sollte es noch bis 1912 dauern, und erst 1919 wird endlich auch das allgemeine Wahlrecht eingeführt.

Ein Stichdatum, den sozialen Fortschritt betreffend, ist aus heutiger Sicht wohl das Jahr 1916 mit der Gründung der ersten großen Gewerkschaft, des Berg- und Hüttenarbeiterverbandes (BHAV). Bis zu den scheinbar selbstverständlichen Errungenschaften der heutigen Sozialpolitik – Kranken- und Pensionsversicherung, Kündigungsschutz, Mutterschutz, bezahlter Urlaub, Lebenskostenindex, Arbeitslosenunterstützung, garantiertes Mindesteinkommen, Pflegeversicherung ... – war es allerdings noch ein weiter Weg.

Doch obwohl das soziale Netz in unserem reichen Land gut gestrickt ist, gibt es die Armut auch heute noch. Gerade in letzter Zeit scheint sie sogar eher zuzunehmen. Und die meisten Betroffenen verstecken sich. Denn sie schämen sich, und sie erleben ihr Schicksal heute wie damals immer noch als soziales Stigma.

René Clesse

Bibliographie:

- Gilbert Trausch, *Le Luxembourg à l'époque contemporaine*. Luxembourg, 1981;
- Germaine Goetzinger, *Sozialenquete 1907*, in: *Lëtzeburger Almanach '89*. Editions Guy Binsfeld, 1989.
- 1884-1994: 110 Joer Kanner op der Rhm. Brochure éditée par le Ministère de la Famille et de la Solidarité et par l'Asbl „Frënn vun de Staatleche Kannerheemer“, 1994.

Kino auch für Waisenkinder

Eine unbekannte „Nachbarin und Abonnentin“ bittet mich um folgende Anregung.

Sie hat in der „Luxemburger Zeitung“ gelesen, daß eine Kinema-Vorstellung für Schulkinder stattfinden soll und daß die Stadt für die Armen das Eintrittsgeld bezahlen soll. (Nebenbei gesagt, der Verfasser der betr. Notiz fragt mit Recht, warum nur für die Armen? Wenn es sich um eine Veranstaltung mit erzieherischem Charakter handelt – und eine jede, die in nützlicher Weise den Gesichtskreis des Kindes erweitert, hat diesen Charakter – sollte sie nicht als ein Almosen behandelt werden.)

Meine Nachbarin fragt: „Könnten nicht bei solchen Gelegenheiten die armen Waisenkinder auch Anteil nehmen? Warum wird nie an diese armen, verlassen Kinder gedacht? Wäre es nicht die Pflicht unserer Stadtväter, diesen Kindern mehr Aufmerksamkeit zu schenken und dafür zu sorgen, daß ihr junges Leben angenehm gestaltet würde? Oder müssen diese Kinder lieblos und stumpfsinnig erzogen werden?“

Wir haben auf städtischem Gebiet, soviel ich weiß, zwei Waiserversorgungsanstalten, eine im Bürgerhospiz für städtische Kinder, die andere

auf dem Rham für die Waisen des ganzen Landes. Ich zweifle nicht, daß der gewissenhafte, demokratisch und freiheitlich gesinnte Direktor des Rhamhospizes sein möglichstes tut, um die Erziehung seiner Waisen den Erfordernissen des Lebens anzupassen, und ich zweifle auch nicht daran, daß im Verwaltungsrat des Bürgerhospitals Leute sitzen, die für die Aufgaben einer Waisenerziehungsanstalt das vollste Verständnis besitzen. Ich bin daher sicher, daß diese Anregung den gewünschten Anklang finden wird.

Ein Waisenkind ist nicht immer, aber in den weitaus meisten Fällen das ärmste von allen. Es wächst nicht auf den natürlichen Geleisen ins Leben hinein. Die Blutbande fehlen oder sind durch Umwege entwertet. Eltern sorgen für ihre Kinder schließlich aufgrund eines natürlichen Egoismus. Die Kinder sind Fleisch von ihrem Fleisch und Geist von ihrem Geist, sie sind die räumliche und zeitliche Ausbreitung der eigenen Individualität. Kinder, die fremden Händen anvertraut sind, sind in allem, was aus dem Herzblut stammen soll, auf Ersatz angewiesen. Von selbst, instinktmäßig, verfällt keiner darauf, was ihnen nottut. Und gar wenn sie herdenweise in

fremde Obhut gegeben sind! Wenn der stärkste Instinkt, den sie in sich erziehen, Heimtücke und Mißtrauen sein muß! Einzelne finden den Weg zurück in die allgemeinen Gewöhnungen des Daseins, viele bleiben verlorene Eingänger, mit Seelen ohne Widerhall und ohne Einfühlungsgabe, weil ihnen im Einerlei und in der Abgeschlossenheit der Anstalt die Organe absterben, die an den Reizen des bunten Außenlebens erstarben.

Das Kinema ist noch nicht das Leben, aber es ist eine Verdichtung, es bringt Ausblicke, es zeigt ungeahnte Möglichkeiten. Es läßt in diesen Kinderhirnen den Gedanken keimen, daß draußen eine Welt liegt, an der Teil zu haben die Arbeit eines Lebens wert ist. Und wenn das auch nur auf einen oder eine unter hundert zuträfe, der Gewinn wäre mit dem Eintrittsgeld nicht zu teuer bezahlt.

Eine schöne Menschenseele finden – Ist Gewinn . . . Doch der schönst' und schwerste, die, die schon verloren war, zu retten.

Batty Weber
(Abreißkalender vom 4. Juni 1919)



1952:
De Beukelaer
verteilt Kekse
Photo: Théo Mey



„Du lands nach op der Rumm!“

't gouf fréier gesot, an 't héiert een et och haut nach; eng Prophezeiung, einfach dohinner geplättelt, dohinner gebass. Se kann engem ënnert d'Häut goen. Sou eppes gët jo meesch-tens zu jéngere Leit gesot; dann as d'Häut nach méi dënn, nach manner gegierft.

Dem Aloys Hopp war et vläicht ni ugedreet gin, mā 't huet viles drop higewisen, datt d'Rumm séng lescht Statioun géif. Hie war souzesoen op der Schietsäit vum Liewe gebuer gin, an da weist d'Sonn sech bal ni; s'as bei sou Leit nët virprogramméiert.

Den Aloys war vu vira mol där hellster keen. Wéi en äus der Primärschoul rausgewuess war, hat en et just bis an d'véiert Schouljoer gepackt, an dat wat en u Liesen a Schreiwe mat Bengel a Rutt agebleet kritt hat, dat as an de Joren duerno nees séier verluer gaangen. Um Enn konnt hien

nach just säin Numm maachen, gelies hat en zënterhier ni méi eppes. Hie war, och wann et dat hei haut seele gët, en Analphabet.

Séng Mamm huet gemengt ze wësse firwat, an huet sech Virwërf gemaach. Si hätt nimools dierfe bei den Zännokter goen an sech eng Sprëtzt maache loossen; deemools, wéi s'iwwert dem Aloys war. „Dofir as de Bouf zrëck-bliwwen“, sot se méi wéi eng Kéier an as zäitlie-wens bei där Meenung bliwwen.

„Eisen aarmen Aloys“ huet de Papp nach gekeimt, wéi den der scho siwwenzeg hat an awer nach ëmmer de Baueren d'Schong an d'Päerdsgeschir gefléckt huet. Den Aloys war du schon ugaangs véierzeg an as zu Fouss „op d'Fabrëck“ getrëppelt. Do war e vu véierzéng Joer en Handlaanger, an e war dat och nach, wéi en d'Pensioun krut. Zwëschemduerch war en dräimol entlooss gin, well d'Fabrëck nët genuch Aarbecht hat, mā e gouf ëmmer nees agestallt. Bei sénger Aarbecht war e geschéckerlech wéi keen zweeten.

't war eppes Onheemleches un him: Hien huet ze soen nët geschwat, a Leit, déi hien nët kannt hun – op der Keelebunn, méngetwegen – hun hie poulricht fir e Stëmmche gehalen. Déi, déi hien op der Keelebunn kannt hun, hun hien op d'Baier rausgeschéckt; déi hat hien am Aarm, dee lénksen an de rietsen. Mā, wann de Keele-bouf mol äusgefall as, dann huet den „Aly“, wéi se n en am Duerf geruff gouf, missen d'Keelen opriichten. Dofir krut en dann e puer Su, mā en as dobäi meeschens iwwert d'Ouer gehae gin.

An deem klengen Heeschapp hat en sech eng richtig Feldschmëtt ageriicht an huet do mat gliddegen Eisen op engem schwéieren Amboss

hantéiert. Op der eegener Huwwelbänk huet e kleng Miwwelen zesummegezammert; no Zeechnungen, déi e selwer gemaach huet. Well dat konnt en; dat hat en deenen äus der Fabrëck ofgekuckt. A wantesch iwwer huet en an der Stuff beim Kolonnenuewe geschnëtzelt oder Kierf gemaach, an dobäi dee Viz gedronk, deen en am Hierscht gekeltert hat. De Kelter hat e selwer gebaut, an d'Fässer äusschwiewelen, dat konnt en och.

Wéi Papp a Mamm dout waren, koum den Aloys e puer Häus méi rof bei d'Mai an de Stot. D'Mai war séng Schwëster, 't war mam Wëllem bestuet, an déi zwee hate just e Bouf. Fir dee klenge Mars war de „Monni Aly“ e klengen Herrgott, well deen alles maache konnt, wat een als Kand gebräucht huet: e Schlitt, e Schnéimännchen, en Draach, egal.

Mā heinsdo, wann de Bouf am Bett louch, huet et ënnen an der Stuff gerabbelt. „Mer hun nees Reklamatioune kritt“, huet de Wëllem meeschens ugefaangen. Séng steemetzesch Fäischet louchen dobäi schwéier um Dësch, an da war d'Mai nët sou kéng, fir sech anzemëschen. D'Reklamatioune waren ëmmer déiselwecht: Dee verhouerten Hoppen Aly hat et nees gewot, engem Meedchen nozegoen an deem onerhéiert Schwéngereien ze pësperen. „Nach eng Kéier“, huet de Wëllem da gebierelt, „da flits de hei raus!“

Den Aloys souz dann um Stull, huet un séngen Neel geknat, sāi Viz gedronk, en Apel geschielt, de Radio geläuschart a kee Wuert geäntwert. Eng Kéier hat de Schwoer hie riicht an d'Gesicht gefacht; en as ouni ze mucksen op d'Kummer gaangen.



Photo: Guy Hoffmann

De Mars as grouss gin, gouf bestuet, goug aus dem Häus, an d'Mai as fréi gestuerwen. Vun engem Dag op deen aneren war de Wëllem leng mam Aloys: zwéi pensionéiert Männer, déi laanschteenee geschlach sin, wéi wann s'allebéid kee Mond opkrite; e Joer laang. Du sot de Wëllem zum Mars, e soll nees heem wunne kommen, 't misst nees eng Fra an d'Häus.

„D'Fra“ war d'Monique, d'Schnauer. De Wëllem hat dem Aloys virdrun de Krich ugekënnegt: „Wann s de der eng Kéier eng bei deem erlaabs, da bas de dobäussen; a pass gutt op, alen lesel deen s de bas, dat huet Hoer op der Zong!“ Den Aloys huet sech keng erlaabt, mä enges Sonndes sot d'Schnauer: „Sou, mir féieren dech lo op d'Rumm, mer hun der alles agepaakt.“

Méi sot et nët; de Mars sot näischt, de Wëllem sot näischt, den Aloys och nët. Dem Mars as et onheemlech virkomm. De Wëllem sot, d'Pensioun kéim weider heem, mä hie krit all Mount säin Täschegeld geschéckt.

De Mars hat säi Büro an der Stad. Enges Daags as en erfieert, wéi en duurch d'Fenster gesouch, datt de Monni Aloys bäussen an der Strooss stoug a rop op den éischte Stack gekuckt huet. „Dee wäert jo lo nët hei rakommen! Lo huet dee scho räusfonnt, wou ech schaffen.“

Den Aloys koug nët ran, mä de Mars huet hien nach méi wéi eng Kéier an der Stad begéint; och a Bistoen. Meeschtens souz den Aloys leng un engem Dësch an huet eng Zoossisschmier

giess a war schon am hellen Nomëtteg voll. De Mars huet sech dann ëmmer séier verfuusst.

De Wëllem an d'Schnauer gesouchen den Aloys och nach eng Kéier; duurch d'Fensterchen an der Häusdir, wéi e geschellt a geklensch huet. E muss den Zuch geholl gehat hu fir heem. Se hun him nët opgemaach.

„Wann e stierft, da kënt en nët an eist Graf leien!“, sot de Wëllem zum Monique. „Ech wëll nët hun, datt deen herno beim Mai a bei mir läit. Se kënnen en um Fetschenhaff begruewen.“

Mä souwäit war et nach nët. Den Aloys hat der réischt 68, an de Wëllem goug e puer Joer virun him. De Mars wollt den Aloys fir op d'Be-griefnes siche goen, mä d'Monique war dergéint.

De Mars huet e puermol gesinn, datt den Aloys duurch d'Stad gefatzt as, an datt en all Kéier eppes geschleeft huet; e Kuerf, eng geschnëtzt Kiirch, seguer e geschnëtzt Segel-schéff mat allem Drëm an Drun. E muss Leit fonnt hun, deenen e sou eppes verklappe konnt. Irgendwéi huet dat de Mars erlichert. – Bis en en Telephon vun der Rumm krut, säi Monni wir well e puer Deeg verschwonne; ob en nët bei hinnen doheem wir. 't huet bal aacht Deeg gedauert, bis de Wëllem dem Mars gesot huet, 't hätt eng Klinik aus der Stad ugeruff, se hätten den Här Aloys Hopp do leien; ob nët vläicht mol een no deem Mann kucke kéim.

„Hei bas d'also“, sot de Mars, wéi en de Monni besiche goug, dee mat nach zwéin aneren op engem Zëmmer louch. D'Infirmière wouss näischt vun der Rumm; se hätte misse kucken, wat a sénge Pabeiere stéing; do stoug näischt vun der Rumm dran. De Mann wir ënnert en Auto komm, 't wir awer nët weider schlëmm.

Wéi de Mars den Aloys e puer Deeg méi spët zrëck op d'Rumm gefouert huet, du as en sech es nët zoukomm. „Do bas de jo nees, Aly!“, huet e Pätterche gelaacht, ouni d'Päif aus dem Mond ze huelen. Um Zëmmer stoug dem Aloys säi Schnëtzelgeschir; dernieft e Millchespill. „An der Millche schléit keen den Aly“, sot dem Aloys säin Zëmmerkomerod zum Mars.

„Komm mat“, sot den Aloys, „ech weisen der eise Gaart“. De Mars as erfieert. Souvill hat de Monni Aloys nach ni beienee geschwat. „Den Aly hätt misse Gäertner gin“, sot den Oekonom zum Mars bei de Staachebounen. „E misst dat jo nët maachen, mä hien as eppes wéi en Handkes-selchen“.

„Ech kommen dech déi aner Woch eng Kéier sichen“, sot de Mars, „da gi mer zesummen iessen.“ Den Aly huet mam Kapp jo gewénkt.

't koug nët méi derzou. De Mars huet et vergiess. En huet sech réischt drun erënnert, wéi se him vun der Rumm ugeruff hun, säi Monni wir gestuerwen; einfach sou. Nom Mëttegiesse wir en nach an de Gaart getrëppelt, an do hätten se hien an engem Pad fonnt. Wuer en da begruewe géif.

De Mars war deen eenzegen, deen um Fetschenhaff derbäi war, wéi den Aloys begruewe gouf. „Se ware frou mat him op der Rumm“, sot de Paschtouer zum Mars.

Owes sot de Mars zum Monique, 't wir awer nët an der Rei, datt se mol keng Doudesan-nonce an d'Zeitung gesat hätten. „D'Rumm?“, frot d'Monique. „Neen, mir“, sot de Mars.

Josy Braun

WHW

Winterhilfswerk des deutschen Volkes.

Im Sommer 1933 beauftragte Hitler den Reichsminister Josef Goebbels mit der Schaffung des Winterhilfswerks (WHW). „Keiner soll hungern, keiner soll frieren.“ lautete die Direktive im ersten Winter. Goebbels griff beim Aufbau des WHW auf die der NSDAP angeschlossene NS-Volkswohlfahrt, „die zuständige Organisation für alle Fragen der Wohlfahrt und Fürsorge“, zurück und ernannte deren Leiter, Reichswalter Erich Hilgenfeldt, zum „Reichsbeauftragten des Winterhilfswerkes“. Damit wurde das WHW zu einer „Schöpfung der NSV, [die] auch von ihr in jeder Hinsicht gelenkt“ wurde. Das WHW wurde dann aber im Laufe der Zeit zum Inbegriff der Wohlfahrtsarbeit im nationalsozialistischen Deutschland. Dies verdankte es nicht zuletzt den spektakulären Sammlungserfolgen. Schon im Winter 1933/34 wurden 358 Millionen Mark zusammengebracht, 1938/39 waren es schon 566 Millionen und im Jahr 1940/41 über 916 Millionen Mark. Das Spendenaufkommen des WHW übertraf seit dem ersten „Kriegswinterhilfswerk“ 1939/40 die Gesamtausgaben der öffentlichen Fürsorgeverbände, von denen neben der NSV nur drei übrig blieben: der Centralausschuß für die Innere Mission, der Deutsche Caritas-Verband und das Deutsche Rote Kreuz.

Am 1. Dezember 1936 erhielt das WHW per Reichsgesetz seine juristische Form im Sinne einer rechtsfähigen Stiftung des bürgerlichen Rechts. Reichsminister Goebbels erließ daraufhin eine Verfassung für das WHW. Darin hieß es: „1. Das Winterhilfswerk des Deutschen Volkes, in dem Einsatzbereitschaft und Opferfreudigkeit eines Volkes im Kampf gegen Hunger und Kälte des Winters ihren lebendigsten Ausdruck gefunden haben, wird nach dem Befehl des Führers als ständiges Werk der Tat gewordenen Volksgemeinschaft fortgeführt. 2. Die Arbeit des Winterhilfswerks des Deutschen Volkes wird bestimmt von dem Leitsatz: Gemeinnutz vor Eigennutz!“

Das WHW war also nicht eine Parteiangelegenheit, auch wenn es durch die parteinahe NSV geleitet wurde, sondern eine Angelegenheit des Reiches. In ihm wurde der Anspruch der Einheit von Partei und Staat verwirklicht. Neben den pädagogischen Aspekten der Erziehung zur Selbsthilfe für die Bedürftigen, zum Opfern für die Besitzenden und zur freiwilligen Sammel-tätigkeit für Partei- und NS-Organisationsmitglieder trat in den Kriegsjahren die Schaffung einer „wahren Schicksals- und Opfergemeinschaft“ des deutschen Volkes immer stärker in den Mittelpunkt.

Ende August 1940 schrieb Gauleiter Simon an den Reichshauptamtsleiter Hilgenfeldt, daß er „gelegentlich einer kürzlich erfolgten Rücksprache mit Pg. Dr. Goebbels“ von diesem erfahren habe, daß er beabsichtige, „das WHW



im kommenden Winter auch in den luxemburgischen Gebieten durchzuführen“. Simon erwartete sich davon in politischer Hinsicht „die Gewinnung einer Bevölkerung, die von sich aus den Anschluß an das Reich nicht erstrebt“. Schon am 5. September 1940 konnte man in der Presse „die Rede des Führers bei der Eröffnung des Kriegswinterhilfswerkes 1940/41“ im vollen

Wortlaut nachlesen. Zehn Tage später vermeldete die Presse: „Drei Millionen Franken (sic) gegen Hunger und Kälte. Die deutsche Volksgemeinschaft hilft den Luxemburgern. Sozialismus der Tat.“ Zwei Tage später hieß es: „Neue Hilfe durch das Kriegswinterhilfswerk. Zusätzlich 1.500.000 Franken nur für die geräumten Gebiete.“ Schon einen Tag später wurde die erste „Reichsstraßensammlung des Winterhilfswerks“ auch für Luxemburg angekündigt. Sie erbrachte 28.520,98 RM, ein Ergebnis, das in der Presse als „ganz guter Erfolg“ gelobt wurde, auch „wenn es nicht in Vergleich gesetzt werden kann zu jenem überraschenden Ergebnis, das das Reich aufweist“. Besonderen Wert legte man in den Kommentaren auf die Freiwilligkeit der Spenden, man rügte aber auch das niedrige Spendenaufkommen der „Stadt Luxemburg mit ihren vielen gut gestellten Einwohnern“. Jedem Spender wurde ein WHW-Abzeichen überreicht, das er nun am Rockaufschlag befestigen konnte und das belegte, daß er schon gespendet hatte.

Am 20. September hatte der Chef der Zivilverwaltung in einer „Verordnung zur Regelung der öffentlichen Sammlungen“ alle öffentlichen Sammlungen einer Genehmigungspflicht unterworfen und damit praktisch verboten. Nur das Winterhilfswerk sollte in Zukunft in den Genuß der gesammelten Gelder gelangen, niemand sollte sich den Sammlern des WHW entziehen können mit dem Hinweis, er habe schon an die Caritas oder das Rote Kreuz gespendet.

Einen Monat später wurden über 30.000 RM gesammelt, doch im November fielen die Spenden auf 29.925 RM zurück. Dies wurde vom SD als „Stimmungsbarometer für eine verstärkte deutschfeindliche Haltung der Bevölkerung“ angesehen. Im Dezember und im Januar gelang es dann, das Spendenaufkommen auf 35.500 und 34.172 RM zu steigern. An Einzelspenden erhielt das WHW 1940/41 über 104.000 RM, darunter eine „Industriespende“ von 50.000 RM. Dazu wurden auf Vorschlag des Generalbeauftragten des Stillhaltekommissars für sämtliche Wohlfahrtsorganisationen „die Gewinne von 2 Ziehungen der Lotterie des Jahres 1940 dem WHW zur Betreuung der evakuierten Gebiete zur Verfügung gestellt“. Am 10. Dezember 1940 vermeldete der SD in einem Bericht, daß „der größte Teil der 140 Verbände und Vereine, die sich mit der allgemeinen Wohlfahrt befaßten, aufgelöst“ worden seien. Ihr Vermögen wurde durch den Stillhaltekommissar eingezogen und dem WHW beziehungsweise der NSV überwiesen. Im Gegenzug unterstützte das WHW 33.607 Personen mit Wertgutscheinen in Höhe von 990.000 RM und mit Waren in Höhe von 91.700 RM. Der Hauptakzent lag dabei eindeutig im Distrikt Esch.

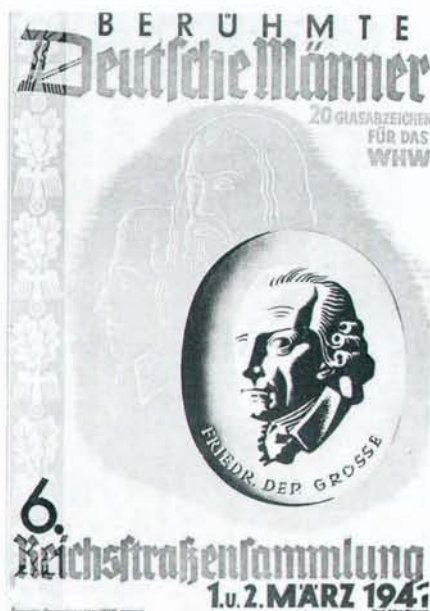
Im Laufe des Jahres 1941 versteifte sich der Widerstand der Luxemburger und dies zeigte





sich in der nachlassenden „Spendenfreudigkeit“. So heißt es im Sommer 1941 in einem SD-Bericht: „Ein gewisses Spiegelbild für die allgemeine Stimmung bietet das Sammelergebnis der letzten Straßensammlung für das Kriegshilfswerk des Deutschen Roten Kreuzes. Ein Überblick über die bisher vorliegenden Gesamtergebnisse zeigt, daß in der Stadt Luxemburg und in den Orten, deren Bevölkerung eine größere Zahl von Beamten aufzuweisen hat, die Spendenfreudigkeit besonders stark nachgelassen hat, z.B. in Luxemburg am 28. Juni 1941 19.350.- RM, am 24. August 1941 nur 8.140.-RM. ... Auch in der Durchführung dieser Sammlung ergaben sich wegen fehlender Bereitwilligkeit zur freiwilligen Mitarbeit bei einer größeren Anzahl von Sammlern erhebliche Schwierigkeiten. Selbst die bei der Sammlung eingesetzten Angehörigen der H.J. erwiesen sich zum Teil als äußerst unwillig.“ Anfang 1942 wurden ähnliche Schwierigkeiten verzeichnet: „Unter der luxemburgischen Beamenschaft wurde das Gerücht verbreitet, daß sich über 50% der Beamten der Stadt Luxemburg nicht für die Sammlung zur Verfügung gestellt hätten.“

Dieser Feststellung entspricht auch die immer wiederkehrende Bemerkung der Ortsgruppenleiter in den „Politischen Beurteilungen“: „Spendet kaum. Spendet nicht seinem Einkommen entsprechend“. Die Straßensammlungen wurden ab 1941 durch Haussammlungen ergänzt, und damit steigerte sich auch das Aufkommen. Dennoch konnte nur mit Druck und Zwang die „Spendenfreudigkeit“ erhalten bleiben, und auch die Teilnahme ganzer Berufs-



kategorien als „freiwillige Sammler“ konnte nur unter Drohungen erzwungen werden. „Diejenigen Beamten, die sich der Beteiligung entziehen und nicht durch dienstliche Gründe oder durch ernstliche Erkrankung verhindert sind, werden von der Ortsgruppe der Kreisleitung namhaft gemacht“, schrieb Oberbürgermeister Hengst am 4. Februar 1943 in einem

Rundschreiben an alle Dienststellen und Betriebe. Dennoch dürfte die Zahl der Luxemburger, die wirklich freiwillig mit der Sammelbüchse die Passanten belästigten, nicht sehr hoch gewesen sein. Mit allen möglichen Entschuldigungen versuchte man, sich daran vorbei zu drücken. Andererseits waren die in Luxemburg aktiven Parteimitglieder aus dem Altreich oder auch prominente Luxemburger Kollaborateure nicht dazu geeignet, den Luxemburgern als Vorbild zu dienen.

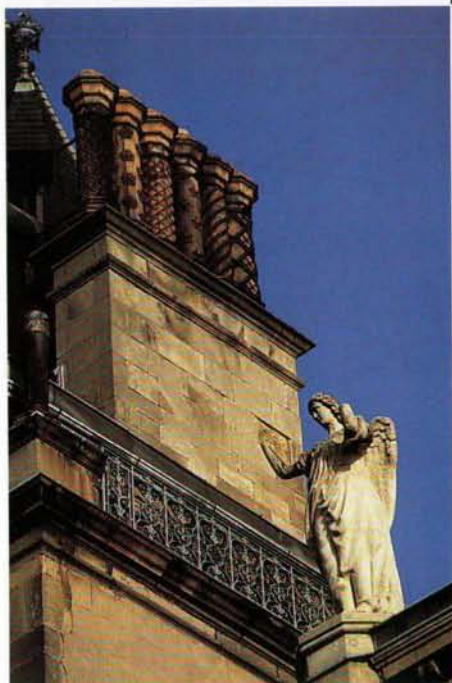
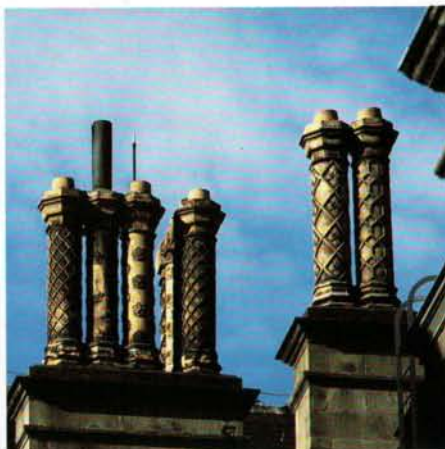
So stieß das WHW bei den meisten Luxemburgern auf eindeutige Ablehnung, da es als Teil der deutschen Annexionspolitik gesehen wurde. Und so hatte das Plakat, das verkündete: „Dein Opfer, Dein Bekenntnis zur deutschen Volksgemeinschaft“ wohl eher einen negativen Effekt bei den Luxemburgern. Es darf andererseits als sicher gelten, daß diejenigen, die vom WHW Unterstützung erhielten, im Gegenzug ihren Beitritt zur Volksdeutschen Bewegung erklären mußten und gegebenenfalls auch als Block- oder Zellenleiter mitarbeiteten. Es wäre daher abwegig, die Spenden in Luxemburg als Zustimmung zum Naziregime auch nur auf unterster Ebene zu interpretieren, da immer wieder nur unter Androhung zum Teil schwerster Konsequenzen Mitarbeit und Spenden erzwungen werden konnten. Auf dem Gebiet der Wohlfahrt hatte sich die NSDAP mit dem WHW so ein Instrument geschaffen, das propagandistisch eingesetzt wurde, in Luxemburg allerdings ohne den erwarteten Erfolg.

Paul Dostert



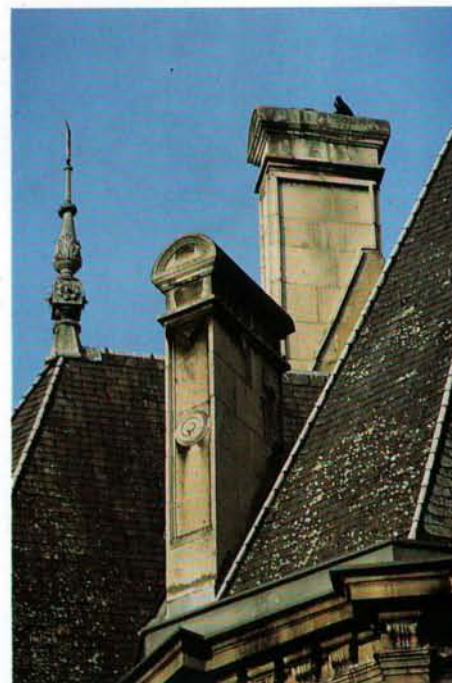
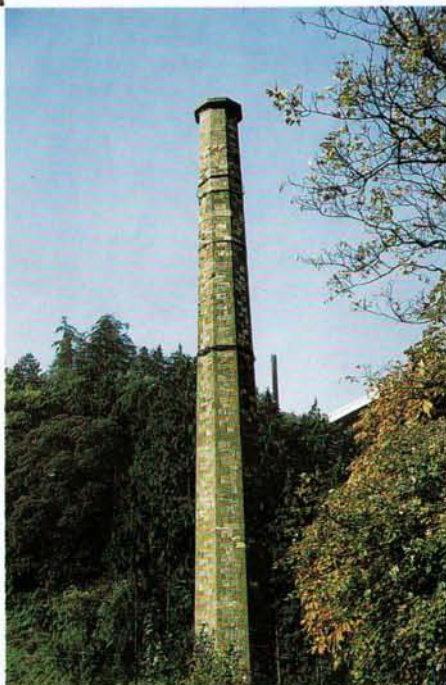
„Ein gewisses Spiegelbild für die allgemeine Stimmung bietet das Sammelergebnis der letzten Straßensammlung für das Kriegshilfswerk des Deutschen Roten Kreuzes...“

Dokumentation: Guy May
Photo: Tony Krier

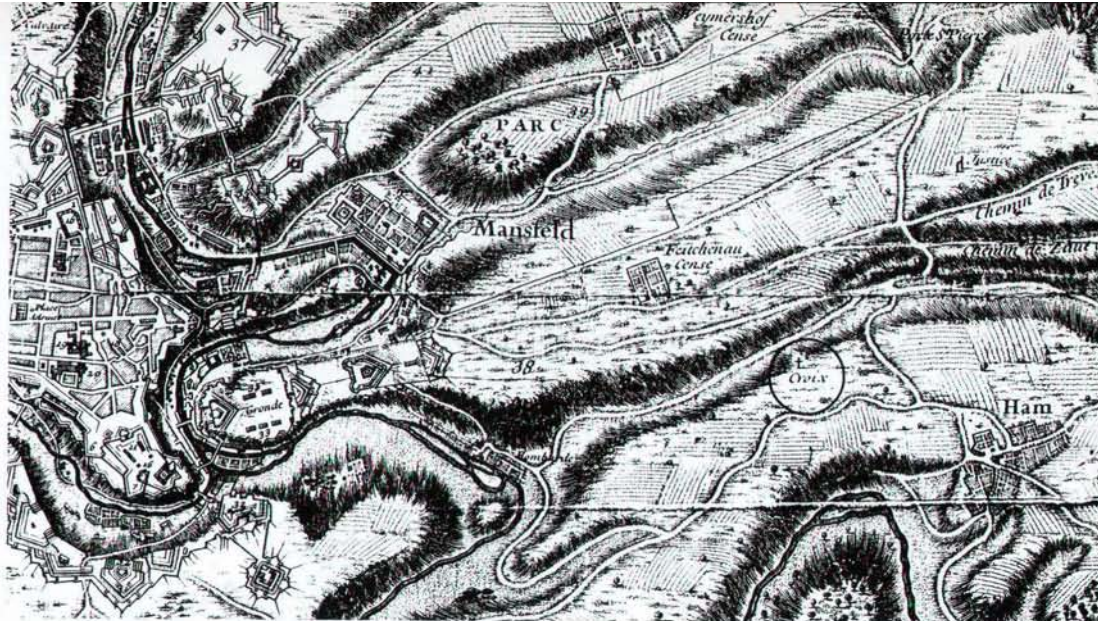


Der andere Blickwinkel

Ungewöhnlich und ein bißchen skurril sind sie schon, die Bilder, die der Fotograf Marcel Schroeder, ein *Ons Stad*-Mitarbeiter der ersten Stunde, während seiner Streifzüge durch unsere Hauptstadt mit seiner Kamera für diese neue Serie eingefangen hat. *Der andere Blickwinkel* ist immer einem speziellen Thema – diesmal sind es Kamine – gewidmet, und wir hoffen, in loser Folge damit so manchem Leser neue und bisher wenig bekannte oder beachtete Objekte und Perspektiven zu erschließen.



Sur cet extrait d'un plan de Bernard Jaillot, "Luxembourg et ses Environs" (Paris 1741), l'emplacement de la future „Strockekapell" est marqué par une croix (voir partie encadrée).



La chapelle „Strock"

Au bord de la rue de Trèves, dans les murs du Fort Rubamprez, se trouve une petite chapelle dénommée d'après le nom de son fondateur Jean Strock. La date inscrite sur l'autel nous apprend que le sanctuaire a été élevé en 1747. L'histoire de ce lieu de culte remonte cependant plus loin. Sur une gravure de la ville de Luxembourg publiée à Cologne en 1598 par Braun et Hogenberg, nous apercevons près de la porte de Trèves un édifice surmonté d'une croix. La vue éditée par Bleau en 1649 montre le même détail. Ces représentations ne révèlent pas ce qui se trouve à l'intérieur de la construction. En 1691, plusieurs documents parlent de la présence d'un crucifix que d'aucuns considèrent comme miraculeux. L'affluence des croyants et les offrandes qu'ils déposent dans un tronc donnent lieu à un litige. A qui appartiennent la cire et l'argent déposés devant l'image du Christ en croix? A l'abbaye de Neumünster, à la paroisse St-Michel ou à St-Nicolas?



Dans la nuit du 15 au 16 août 1691, deux religieux de Neumünster enlèvent le crucifix et le transportent à l'église de Hamm où il se trouve vraisemblablement encore de nos jours. Il s'agit d'une sculpture monumentale de style gothique, datant probablement du 16^e siècle. Quant à la chapelle, le „Lieutenant du Roy" de la Bruyère et le „Conseiller du Roy" de Mahieu la font démolir „pour des Raisons d'Etat qui leur sont connues." Officiellement elle se trouvait trop près des fortifications de la ville. Malgré l'interdiction de l'évêque - auxiliaire Jean-Pierre Verhorst de Trèves, qui se méfie de la crédulité du peuple, le crucifix est présenté au public dans sa nouvelle demeure.

Plus de cinquante ans après ces événements, Jean Strock qui appartient à une famille fortement représentée dans le faubourg de Grund aux 17^e et 18^e siècles, fait aménager un nouveau sanctuaire. Comme la route de Trèves a été légèrement déplacée vers Clausen au moment de la construction du Fort Rubamprez en 1735, l'emplacement de la chapelle actuelle ne correspond pas exactement à celui de la précédente.

Mis à part les reliefs de la table d'autel représentant la Passion, il ne reste plus rien du décor original. Une grande statue en pierre de Saint Jean Népomucène est conservée aujourd'hui

au Musée National d'Histoire et d'Art. D'après la tradition, elle aurait initialement veillé sur le pont de l'Alzette à Grund, comme c'est le cas encore aujourd'hui sur le pont de l'Our à Vianden ou près du pont de la Sûre à Esch-sur-Sûre. En raison de son martyre dans la Vistule à Prague, ce saint est devenu le protecteur privilégié contre les dangers émanant de l'eau. Un panneau sculpté sur bois montrant le Christ au Jardin des Oliviers a rejoint l'église St-Jean. Les autres statues, à savoir sainte Anne Trinitaire, sainte Barbe et une figure non identifiée ont apparemment disparu. Etant donné que la copie de la Pietà de la Porte de Trèves a retrouvé sa place à l'entrée de la ville, la chapelle Strock abrite actuellement de nouveau un crucifix: une copie de la croix de mission de Surré.

Alex LANGINI

Bibliographie:

- Koltz J.-P., Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg, 3^e édition, Luxembourg 1971;
- Mersch J., Luxembourg - Vues anciennes 1598-1825, Luxembourg 1977;
- Wenger T., Autour d'une Chapelle, PSH LIX, Luxembourg 1919.



Wohltätigkeit und



Philatelie

Daß bei dieser Geldbeschaffung es der Philatelie oblag, eine größere Rolle zu spielen, mag erstaunen, aber seit mehr als 70 Jahren leisten die Käufer von Briefmarken, seien es nun Sammler oder „normale“ Kunden gängiger postalischer Dienstleistungen, einen erheblichen Beitrag zur Finanzierung wohltätiger Werke. Die Rede geht von den 1924 erstmals und dann ununterbrochen jedes Jahr (mit Ausnahme der Kriegsjahre 1940 bis 1944) erschienenen „Caritas“-Marken, aber es darf nicht vergessen werden, daß die luxemburgische Postgeschichte noch einige andere Freimarken kennt, deren Kaufpreis aus dem normalen Briefporto plus Zuschlag besteht. Dieser Zuschlag, der nicht zur Frankierung von Postsendungen dient, ist das Almosen der Käufer für wohltätige Zwecke.

In der europäischen Philatelie nehmen die luxemburgischen „Caritas“-Marken eine Sonderstellung ein, sind sie doch die zweitälteste regelmäßig erscheinende Wohltätigkeitsserie. Die ältesten dieser Serien sind die seit 1913 herausgegebenen schweizerischen „Pro Juventute“-Marken. Die Bezeichnung „Caritas“ für Wohlfahrts-Briefmarken ist möglicherweise kein Plagiat, es muß allerdings erwähnt werden, daß „Caritas“-Marken unter diesem Namen bereits 1911 in Belgien zugunsten der Tuberkulosehilfe herauskamen, die aber bei unseren Nachbarn nicht zu jährlichen Ausgaben führten. Auch innerhalb unserer heimischen Philatelie ist so manch Kurioses über die „Caritas“-Serien zu berichten. Ohne „Caritas“-Marken wären die Jahre 1925, 1929, 1932 und 1933 gänzlich ohne Neuausgaben geblieben. Es bleibt, zumindest bis heute, einer „Caritas“-Marke vorbehalten, die einzige Marke der luxemburgischen Postgeschichte zu sein mit einem Druckfehler in der Wertangabe: auf der 1,50-F-Marke des Jahrgangs 1947 (Thema: Michel Lentz) ist als Wertbezeichnung „1,50 c“ angegeben.

Die für „Caritas“-Marken charakteristischen Zuschläge ergeben Jahr für Jahr einen Betrag, der Bewunderung erheischt. In der Hauptverkaufszeit der „Caritas“-Marken, dem Monat Dezember, kommen Millionen zusammen, eine Menge Geld für eine solche kurze Zeitspanne. Natürlich sind Geberlaune und Weihnachtsatmosphäre ein emotionaler Kataly-



*Wohltätigkeit gründet zu einem großen Teil
auf Idealismus, Hilfsbereitschaft, Solidaritätsgefühl,
Aufopferungswillen, Uneigennützigkeit, Selbstlosigkeit...
Jedoch müssen alle diese noblen Eigenschaften
brachliegen ohne den nervus rerum aller Dinge
dieser Welt, das liebe Geld,
und so steht am Anfang jeder karitativen Tätigkeit
immer die Suche nach finanziellen Mitteln.*

sator beim Griff ins Portemonnaie, aber es sollte auch erwähnt werden, daß das Sammeln von „Caritas“-Marken eine weitverbreitete und sorgsam gepflegte Tradition ist unter den luxemburgischen Philatelisten. Besonders erfreulich in diesem Zusammenhang ist, daß auf Briefmarkenausstellungen sehr oft schöne „Caritas“-Sammlungen jugendlicher Briefmarkenfreunde zu sehen sind. Zwischen 1924 und 1996 sind 67 Serien erschienen (16 vor und 51 nach dem Krieg) mit insgesamt 340 Briefmarken und einem Block, was immerhin rund ein Sechstel des Gesamtvolumens der luxemburgischen Philatelie darstellt.

Entwicklung

Begonnen hatte dieses seit jeher und auch heute immer noch sehr beliebte Sammelgebiet 1924 mit einer beachtlichen Auflage von 104.745 verkauften Serien zu einem Satzpreis von 7,975 Franken und einem Zuschlag von 3,175 Franken. Die dreistelligen Kommabeträge rühren her von der ersten Marke dieser Serie mit einem Frankaturwert von 12½ Centimes und einem Zuschlag von 7½ Centimes; insgesamt war also der Preis dieser Marke 20 Centimes, ein Betrag, den man mit den heutigen Münzen nicht mehr bezahlen könnte. Halbe Centimebeträge sind natürlich ein Relikt aus der „guten alten Zeit“ und kommen nach 1924 nicht mehr vor. (Übrigens, die letzten vollen Centimebeträge auf „Caritas“-Marken sind noch gar nicht so alt und stammen aus dem Jahre 1982.) Diese Startauflage stieg sogar noch, und 1927 war der Höhepunkt mit 219.928 kompletten Serien erreicht. Doch dann kam eine Phase der Ernüchterung, und die Auflage fiel jedes Jahr, bis im Jahre 1933 ein Tiefstand von 33.611 zu vermelden war, möglicherweise eine Auswirkung der großen Depression. Nach einem erneuten Anstieg bis 1937 (81.685 Serien) fiel die Auflage wieder, und am Vorabend des 2. Weltkrieges gingen 54.205 „Caritas“-Serien durch die Schalterfenster der Post. Nach dem Krieg die gleiche Wellenbewegung: 1945, Blitzstart auf hohem Niveau mit 205.060 Serien, dann Absturz auf 46.159 Serien (1952), gefolgt von langen Jahren stetigen Aufwärtstrends bis 1966, mit 367.851 Serien die höchste je erreichte Verkaufszahl. Seit 1966, also während der vergangenen 30 Jahre, ist die Verkaufszahl rückläufig bis heute (1995: 118.091 Serien).

Für die Philatelie sind diese Zahlen wichtig: je niedriger die Auflage der verkauften vollständigen Serien, um so höher der Sammlerwert. So erreichen postfrische und falzlose „Caritas“-Serien der Niedrigjahrgänge aus der Vorkriegszeit heute auf dem Sammlermarkt den stolzen Katalogpreis von 6.500 bis 8.500 Franken, während Sätze aus der „Dürreperiode“ der Nachkriegszeit (Kriegsende bis Mitte der 50er Jahre) Preise zwischen 1.500 und 2.000 Franken erzielen. Die Briefmarkenfreunde haben also auf jeden Fall ein gutes Geschäft gemacht: Der Ausgabepreis der 1934er Serie (Thema: Johann der Blinde) belief sich auf ganze 8 Franken (5,20 F plus Zuschlag von 2,80 Franken), der heutige Katalogpreis beträgt 8.500 Franken, während für die Serien der beginnenden 50er Jahre (Kaufpreis: 20 Franken) der Sammlerwert heute laut Katalog von 1.600 bis 2.000 Franken reicht. Das

wäre immerhin eine Wertsteigerung von durchschnittlich 9.000%, oder eine jährliche Zuwachsrate von 200%. Eine runde Sache also!

Einnahmen

Wie aber steht es mit den Einnahmen aus den Zuschlägen, mit denen wohlthätige Werke finanziert werden? Die Zuschläge selbst sind moderat und schwanken seit 1945 zwischen 4,5 Franken und 18 Franken pro Serie, eine wahrhaft milde Gabe, die keinem Portemonnaie weh tut. Die kruziale Frage ist: wieviel kommt denn nun zusammen durch den Verkauf der „Caritas“-Marken?

Hier muß man unterscheiden zwischen der Zeit vor und derjenigen nach dem Zweiten Weltkrieg. In den von der 1890 gegründeten „Union des Timbrophiles du Luxembourg“ (UTL) herausgegebenen Katalogen sind für alle Werte aller Serien die genauen Verkaufszahlen angegeben. Einfache Multiplikationen (Verkaufszahl mal Zuschlag) ergeben die für Wohltätigkeitszwecke erbrachten Beträge. Als Beispiel mag der 1927er Satz gelten:

Preis	Zuschlag	Auflage	Ertrag
10 c	5 c	356.122	17.806
50 c	10 c	276.122	27.612
75 c	20 c	269.001	53.800
1 F	30 c	223.126	66.937
1,5 F	50 c	216.928	108.464

Der Gesamtertrag dieser Serie ist also, laut UTL Katalog, 274.619 Franken, ein hübsches Sümmchen für diese Zeit. Aber irgendwo müssen sich kleinere Ungenauigkeiten eingeschlichen haben, denn im Staatskontengesetz für das Jahr 1928 ist folgendes vermerkt: „Art 47bis: Produit net des suppléments perçus sur timbres Caritas 1927 en faveur des oeuvres de charité: 275.280,30“. Aus den Gesetzen über die Staatskonten lassen sich folgende auf „Caritas“-Marken bezogenen Einnahmen entnehmen:

Caritas	1926:	187.851
	1927:	275.280,30
	1928:	195.931,55
	1929:	161.383,45
	1930:	190.369,70
	1931:	132.831,40

Vor 1926 gaben die Kontengesetze lediglich Globalerträge an, welche aus „taxes de lettres et autres recettes“ stammten. Nach 1931 wurden die Einnahmen aus „Caritas“-Marken mit denjenigen der „télégrammes de philanthropie“ gemeinsam aufgeführt. So bleiben uns für die Jahre 1924, 1925 und 1932 bis 1939 nur die etwas mühsamen Rechnungen mit den Verkaufszahlen des UTL-Katalogs als Quelle übrig.

Nach dem Krieg läßt sich leider Genaueres nicht mehr herausfinden: Die zwei zur Verfügung stehenden Informationsquellen über die eingenommenen Beträge lassen nur einen Blick auf Größenordnungen zu, nicht auf präzise Beträge. Die erste dieser Quellen (Auflagenzahl mal Zuschlagpreis) ist insofern unvollständig, da die von der Post angegebenen und im luxemburgischen „Prifix“-Briefmarkenkatalog veröffentlichten Auflagenzahlen nur diejenigen der

verkauften vollständigen Serien darstellen, nicht aber die der lose verkauften Einzelwerte (besonders die Werte für Brief- und Kartenporto, die vor allem für die Weihnachts- und Neujahrspost in großen Mengen verwendet werden). Auch die zweite Quelle ist nicht genau: die in den Gesetzen über die Staatskonten angegebenen Einnahmen des Staates aus den verschiedenen Tätigkeiten der Post vermischen die Einnahmen aus Zuschlagmarken mit denjenigen aus Luxus-telegrammen. Das heißt also, daß die realen Einnahmen aus den „Caritas“-Zuschlägen der Nachkriegszeit höher sind, als die erste Quelle vermuten läßt, und niedriger, als die zweite angibt. Daß die Wahrheit genau in der Mitte liegt, ist keinesfalls sicher, und so kennen wir halt nur den Rahmen, innerhalb dessen sich die Wirklichkeit irgendwo befindet.

Verwendung

Und wie steht es mit den Informationen über die Verwendung der so gesammelten Gelder? Auch hier weiß man nichts Genaueres. Zwar gibt der „Prifix“-Katalog einige spärliche Hinweise über die ersten Ausgaben (1924: „Mehrwert zu Gunsten des Roten Kreuzes“; 1925: „Mehrwert zu Gunsten der Tuberkulosenliga“), der Verwendungszweck des Zuschlages wird in den offiziellen Mitteilungen der Post über „Caritas“-Marken nur sehr allgemein angegeben mit „au profit d'oeuvres charitables“,





oder „au profit des oeuvres sociales du pays“, oder „au profit des oeuvres philanthropiques du pays“. Als die Post eine Verwaltung unter der direkten Zuständigkeit eines Ministers war (also vor 1993), waren die so eingenommenen Gelder keine Einnahme der Post, sondern des Staates, und der Finanzminister war zuständig für deren Verteilung. Ab 1993, nachdem die Post ein eigenständiges Unternehmen geworden war, wurde dieses System nicht geändert: Artikel 33, Absatz 5 des Postgesetzes vom 10. August 1992 sieht vor, daß die Einnahmen der Post aus Wohltätigkeitsmarken und anderen Produkten (das Gesetz spricht von „valeurs postales de bienfaisance ou ... autres produits“) jährlich dem Staat zugeführt werden, und zwar „pour répartition à qui de droit“. Die Unklarheiten über Beträge und die Bestimmung der Beträge bleiben also bestehen. Was auch bestehen bleibt, das ist die Zuständigkeit des Finanzministers bei der Zuteilung dieser Summen.

Mit dem Postgesetz von 1992 wäre dann auch eine alte (und unnütze) Diskussion aus der Welt geschafft: seit 1992 heißen diese besonderen Zuschlagmarken offiziell nicht mehr „Caritas“-Marken, sondern „Bienfaisance“-Marken („Wohltätigkeitsmarken“), so wie das Gesetz sie ja auch nennt und wie sie auch in den bereits erwähnten UTL-Katalogen aus der Vorkriegszeit genannt wurden. Der schöne lateinische Name führte in der Vergangenheit des öfteren zu Verwirrung und zur Verwechslung mit der gleichnamigen katholischen Fürsorgeorganisation „Caritas“ und legte fälschlicherweise nahe, die Erträge aus diesen Marken gingen ausschließlich an dieses Hilfswerk. Man darf annehmen, daß diese Homonymie rein zufällig war. Begünstigt wurden allerdings die falschen Schlüsse von der Tatsache, daß die „Caritas“-Marken des öfteren religiöse Themen hatten sowie wohl auch die Tatsache, daß gerade im Erscheinungsjahr der ersten „Caritas“-Marken (1924) die „Caritas Internationalis“ in Rom gegründet wurde als Dachorganisation der verschiedenen nationalen katholischen Caritasverbände.

Andere Wohltätigkeitsmarken

Die Zuschlagmarken außerhalb des „Caritas“-Bereiches sind schnell gezählt. Die allerersten Marken dieser Gattung kamen gleich zweimal heraus, 1921 mit einem Zuschlag und 1923 mit zwei Zuschlägen (auch ein Kuriosum!) unter der Bezeichnung „Timbre du Souvenir“, welche eigentlich nicht zu unserem Thema gehören, da der Zuschlag nicht für wohltätige Zwecke, sondern zur Finanzierung des „Monument du Souvenir“ benutzt wurde. Zu unserer Thematik passend sind die 10 Ausgaben (davon 3 Blocks und ein Gedenkblatt ohne jeden postalischen Gebrauchswert), die zwischen 1935 und 1950 auf den Markt kamen. Es waren für die allermeisten dieser Ausgaben die Kriegsergebnisse, die den Zuschlag bedingten. So heißen die Serien „Evacués“ (Gedenkblatt mit gestempelten Charlotte-Marken, 1944), oder „Pupilles de la Nation“ (1950), und damit ist denn auch gleich kundgetan, zu wessen Hilfe die durch den Zuschlag erwirtschafteten Beträge eingesetzt wurden. Bei anderen Zuschlag-Marken ist diese Bestimmung aus der Bezeichnung der Marken

nicht herauszufinden: 1938, Willibrord-Serie (Zweck: Mitfinanzierung der Verschönerung der Echternacher Basilika zum 1.200 Todestag des Heiligen; gehört mithin nicht zu unserem Thema). Die Zuschläge der Ausgaben 1945, Oktave und Block no 4; 1945 Alliés; 1946, Block no 5 (genannt „Bloc de la Résistance“); 1949, Block no 7 (Marken mit dem Bildnis der Großherzogin Charlotte) kamen alle der „Oeuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte“ sowie bei Block no 7 ebenfalls der „Oeuvre des Pupilles de la Nation“ zugute. Der Block no 5 von 1946 verdient eine Erklärung: er besteht aus den 4 „Caritas“-Marken des Jahres 1945, bei denen die Inschrift „Caritas - 1945“ entfernt wurde und die Nennwerte und die Zuschläge kräftig angehoben wurden. Die saftige Preissteigerung scheint bei den Briefmarkenfreunden nicht auf Zustimmung gestoßen zu sein: Als echte „Caritas“-Marken wurde diese Serie 1945 in einer Auflage von beachtlichen 205.060 Exemplaren verkauft; die gleiche Serie 1946 ohne Bezug zur „Caritas“-Ausgabe aber nur 71.921 mal.

Nach diesen acht zur Debatte stehenden Serien bleiben noch zwei erwähnenswerte Emissionen. Die erste ist die 1939 ohne Zuschlag erschienene 2-Franken-Mondorf-Marke, welche 1940, diesmal mit Zuschlag (50 c) zugunsten der Tuberkulosehilfe zur Wiederausgabe gelangte.

Die zweite ist ein absolutes Spitzenprodukt der luxemburgischen Briefmarkengeschichte: die „Intellektuellen“-Serie von 1935, ein Mammutsatz von 15 einzelnen Werten ohne aufgedruckten Zuschlag, welche zum doppelten Nennwert verkauft wurden zugunsten des Genfer „Comité de Secours International aux Intellectuels“. Diese Serie hat von allen Zuschlagmarken die winzigste Auflage nach verkauften kompletten Sätze (9.582), was sich natürlich heftig auf den Sammlerwert niederschlug. So ist der heutige Katalogpreis für einen kompletten postfrischen Satz mit Falz 25.000 Franken, postfrisch ohne Falz kostet er bereits 55.000 Franken, gestempelt steht er mit 90.000 Franken im Katalog und auf Brief erreicht er die schwindelnde Höhe von 250.000 Franken. Hier befinden wir uns im Elysium der Preisgestaltung auf dem Sammlermarkt: der Satz hatte 1935 einen Nennwert von 46,05 Franken (mit Zuschlag also einen Gesamtkaufpreis von 92,10 Franken), und dem Genfer Comité brachte er die nette Summe von 604.450 Franken ein (Auflagenzahl laut UTL-Katalog mal Zuschlag). Wie ungeheuer diese Summe in Wirklichkeit ist, erkennt man daran, daß z.B. laut Staatsbudget des Jahres 1935 das Jahresgehalt des protestantischen Pfarrers 29.600 Franken betrug und dasjenige des jüdischen Rabbiners 26.300 Franken. Man gerät ins Träumen! Mit den Einnahmen aus den Zuschlägen der Intellektuellen-Serie hätte man also beiden Geistlichen 11 Jahre das Gehalt zahlen können.

Und es gibt noch mehr Erstaunliches zu berichten über die „Intellektuellen“-Serie: das Genfer Comité unterstützte mit den Geldern aus dem Briefmarkenverkauf jüdische Flüchtlinge vor dem Naziterror, was dazu geführt haben mag, daß der deutsche Michel-Katalog (siehe z.B. Ausgabe 1942) diese Serie ignorierte. In den luxemburgischen Katalogen der Kriegsjahre

(Herausgeber: „Deutscher Briefmarkensammler-verein Luxemburg, vormals UTL“) ist die intellektuellen-Serie aufgeführt unter der Bezeichnung „Wohltätigkeitsausgabe zugunsten des Internationalen Hilfsausschusses für die notleidenden Intellektuellen“.

Ausblick

Im klassischen Latein heißt „caritas“ soviel wie „hoher Preis“ oder „Teuerung“ (frz.: cherté); in der Theologie bedeutet „caritas“ „Hochachtung“ oder „Liebe“ und gehört zu den drei theologischen Tugenden; erst im spätmittelalterlichen Sinne heißt „caritas“ „Nächstenliebe“ (frz.: charité). „Geldmangel“ heißt auf Latein „caritas nummorum“, und auch zwischen „carentia“ („Mangel“) und „caritas“ mag man einen komplizierten Zusammenhang vermuten. Haben solche Gedanken vielleicht den Maler Giotto bewegt, als er zu Beginn des 14. Jahrhunderts die Fresken für die *Cappella degli Scrovegni all'Arena* in Padua entwarf und die Idee ihm kam, in seinen „Allegorien der sieben Tugenden und der sieben Laster“ die „Caritas“ auf Geldsäcken stehend darzustellen, in der Rechten eine Frucht- und Blumenschale haltend und mit der Linken ihr Herz emporheben?

René Link

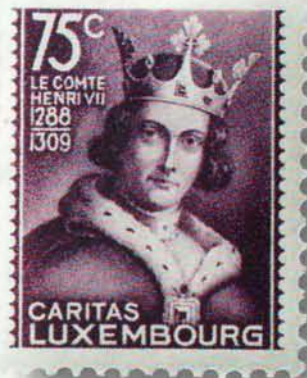
Weiterführende Literatur zu den philatelistischen Aspekten:

– KAYSER, J.: „Les timbres Caritas du Grand-Duché de Luxembourg 1924-1974“, Rapport de gestion 1974 de l'Administration des P & T; besteht auch als Sonderdruck. Diese Studie ist eine genaue Beschreibung aller „Caritas“-Marken mit interessanten Erläuterungen zu den auf den Marken dargestellten Themen;

– PRIFIX 1997, catalogue spécialisé illustré des timbres-poste du Luxembourg, édité par la „Banque du Timbre s.à r.l.“;

– TIMBROSCOPIE, no 89, mars 1992, p. 74-76: Des „charité“ bien ordonnés. Ein kleiner, aber mit vielen Details und guten Illustrationen versehener Artikel über die luxemburgischen „Caritas“-Marken.

P.S.: Unser Dank geht an Herrn Marcel Wietor vom „Office des Timbres“ für seine wertvollen Hinweise, sowie an Herrn Serge Ungeheuer, „Banque du Timbre“, der das Material der Illustrationen zur Verfügung stellte.



SYNOPTISCHE TAFEL DER LUXEMBURGISCHEN WOHLTÄTIGKEITSMARKEN

Jahr	Thema	Auflage	Preis
1924	Marie Adélaïde	104.745	7,975
1925	Infirmière	184.108	1,85
1926	Prince Jean	207.315	3,20
1927	Princesse Elisabeth	216.928	3,85
1928	Princesse M.-Adélaïde	133.335	3,95
1929	Princesse M.-Gabrielle	88.189	4,20
1930	Prince Charles	70.907	4,85
1931	Princesse Alix	50.024	4,85
1932	Ermesinde	42.430	4,85
1933	Henri VII	33.611	4,85
1934	Jean l'Aveugle	34.669	5,20
1935	Charles Ier	44.156	5,15
1936	Wenceslas Ier	60.000	5,15
1937	Wenceslas II	81.685	5,15
1938	Sigismond	74.506	5,15
1939	Famille grand-ducale	54.205	5,15

1945	Déportés
1946	Jean l'Aveugle
1947	Michel Lentz
1948	Dicks
1949	Michel Rodange
1950	Antoine Zinnen
1951	Laurent Ménager
1952	Jean-Baptiste Fresez
1953	Folklore 1
1954	Folklore 2
1955	Folklore 3
1956	Blasons 1
1957	Blasons 2
1958	Blasons 3
1959	Blasons 4
1960	Princesse Marie-Astrid
1961	Prince Henri
1962	Jumeaux
1963	Corps de métier
1964	Tableaux d'enfants
1965	Légendes 1
1966	Légendes 2
1967	Enfants grand-ducaux
1968	Handicapés
1969	Châteaux 1
1970	Châteaux 2
1971	Nativité
1972	Vitraux
1973	Statuettes
1974	Miniatures C Aureus Cinquanteenaire Caritas
1975	Fleurs protégées 1
1976	Fleurs protégées 2
1977	Fleurs protégées 3
1978	Évangélistes
1979	Peintures sous verre 1
1980	Peintures sous verre 2
1981	Armoiries communales 1
1982	Armoiries communales 2
1983	Armoiries communales 3
1984	Portraits d'enfants 1
1985	Portraits d'enfants 2
1986	Livre d'heures 1
1987	Livre d'heures 2
1988	Livre d'heures 3
1989	Chapelles 1
1990	Chapelles 2
1991	Chapelles 3
1992	Oiseaux menacés 1
1993	Oiseaux menacés 2
1994	Oiseaux menacés 3
1995	Arbres de nos régions 1
1996	Arbres de nos régions 2



Heini und die Gänsefüßchen

Heini Hack aus Bockholtz war ein braver und gottesfürchtiger Luxemburger, der nie eine gesetzeswidrige Handlung begangen hatte, pünktlich seine Steuern zahlte, von all seinen Nachbarn und Bekannten respektiert wurde, mäßig aß und trank und auch sonst keinen extravaganten Lebenswandel führte. Doch eines Tages wurde Heini Hack unbeherrscht, fing an zu toben und hatte Schaum vor dem Mund. Er nahm seinen Revolver aus der Kleidertruhe und lief hinaus auf die Straße, wo er laut schrie: „Wo ist meine Geheimnummer! Ich will meine Geheimnummer wieder!“ Dann schoß er wild um sich und verletzte dabei drei Menschen schwer und einen tödlich. Wochen zuvor waren die neuen Telefonbücher „Wäiss & Giel Säiten“ zur Austeilung gelangt. Sie hatten Heini Hacks Leben von Grund auf verändert.

Alles begann damit, daß das gute, alte Telefonbuch der Post privatisiert und einer Adressenhändlerfirma anvertraut wurde, die die Abonnenten nicht mehr unter ihrem Familiennamen, sondern nur noch als Gänsefüßchen (») führte. Weder stimmte es mit der alphabetischen Reihenfolge, noch fand man sich in der Unterteilung in Weiße und Gelbe Seiten zurecht – von den unzähligen Falscheintragungen, irtümlichen Verweisen und Fehlern ganz zu schweigen.

Schon bald verfluchten die Leute die „Wäiss & Giel Säiten“ und trauerten dem alten Telefonverzeichnis nach, das in Wirklichkeit aus zwei Bänden bestanden hatte – einem für Luxemburg und Esch/Alzette und einem für die übrigen Ortschaften.

Heini Hack, der ebenfalls als Gänsefüßchen eingetragen war, hatte noch ein anderes Problem. Es bestand darin, daß er überhaupt im Telefonbuch vermerkt war. Seine Geheimnummer, der einzige Luxus, den er sich leistete, war irtümlich veröffentlicht worden, und somit auch sein Vorname, seine Gänsefüßchen und seine Adresse. Heini war ein eigenbrötlerischer Mensch, der seine Ruhe haben wollte. Man kann sich denken, daß nun bei Heini zuhause den lieben langen Tag das Telefon klingelte. Einmal war es eine Firma, die nachfragte, ob er keine Lust hätte, seine Hausfassade neu anmalen zu lassen; dann wiederum erkundigte sich ein Demoskopie-Institut nach seinem Lieblingsrundfunksender, seinen Fernsehgewohnheiten, wollte wissen, ob er einen Weichspüler benutze, und wieviele Personen sein Haushalt zähle. Ein andermal waren es die Nachbarskinder, die sich über ihn lustig machten und durchs Telefon riefen: „Heini, du Blödmann! Heini, du bist ein Blödi!“

Das hatte Heini nicht nötig, und so schrieb er einen Beschwerdebrief an die Post, die sich ein paar Tage später höflich bei ihm entschuldigte und ihm eine neue Geheimnummer anbot. Aber Heini, der sonst sehr konziliant war, wurde auf einmal streitsüchtig und rebellisch. Er ließ die Herrschaften von der Post wissen, daß er seine alte Geheimnummer wiederhaben wolle, die alte und sonst keine, und nicht irgendeine dahergelaufene neue Geheimnummer, die er wieder auswendig lernen mußte, was ihm nur Schere-reien einbringen und wertvolle Zeit rauben würde. Eine Frechheit war das, ihm eine neue Nummer anzubieten, so als könne er dafür, daß die alte Geheimnummer nun in aller Munde war,



Alle Erklärungen der Post, daß man ihm seine alte Geheimnummer nicht wiedergeben könne, weil er sie ja de facto immer noch besitze, fruchteten nichts, denn Heini wollte absolut nicht einsehen, daß seine Geheimnummer nun ja eigentlich keine Geheimnummer mehr war, weil sie nicht mehr geheim war. „Dann veranlassen Sie gefälligst, daß meine alte Geheimnummer wieder geheim wird!“ bellte Heini einen freundlichen Herrn von der Post an, als dieser sich telefonisch bei ihm um ein Arrangement der heiklen Angelegenheit bemühte. „Und überhaupt, was erlauben Sie sich, bei mir zuhause anzurufen? Eigentlich dürften Sie meine Nummer gar nicht haben!“ schrie Heini den Herrn von der Post an und hängte zornig auf. Dabei war er so durcheinander, daß er den Hörer versehentlich auf einen Suppenlöffel legte, statt auf die Gabel.

Da es zu keiner Einigung kam, gingen die frechen und störenden Anrufe bei Heini zuhause munter weiter, und Heini wurde immer böser und ungehaltener. Hinzu kam, daß Heini täglich Unmengen an Werbepost und Prospekte für Orientteppiche, Glücksspiele und SS-20-Raketen in seinem Briefkasten fand, da die Adressenhändler seine Anschrift an Krämerseelen, Bauernfänger und an die russische Mafia

verkauft hatten. So nahm Heini die Unannehmlichkeiten eine Zeitlang in Kauf, und da er ein introvertierter Mensch war, konnte er seinem Ärger nicht Luft machen, sondern fraß alles in sich hinein.

Heinis Geschichte war kein Einzelfall. Zwar hatten die meisten Telefonabonnenten nie eine Geheimnummer gehabt, doch ärgerten sie sich ihrerseits mehr über die vielen Fehler und darüber, daß sie sich in den neuen Verzeichnissen nicht zurechtfinden. Der Protest in der Bevölkerung war dermaßen groß, daß die Herausgeber gezwungen waren, eine Bekanntmachung in allen Zeitungen zu veröffentlichen, aus der hervorging, daß die neuen offiziellen Telefonbücher gar nicht offiziell waren, und daß alles nur ein böser Scherz gewesen sei. So wurde die Bevölkerung angewiesen, wieder die alten Telefonbücher zu benutzen, bis im Februar des Jahres 1997 ein vollkommen neues Verzeichnis herausgegeben würde, das noch übersichtlicher und benutzerfreundlicher sein würde, als alle Telefonbücher zuvor.

In der offiziellen Verlautbarung hieß es:

„Die Fehler in der alphabetischen Ordnung der Gänsefüßchen in dem neuen Luxemburger Telefonverzeichnis sind auf die ungünstigen meteorologischen Verhältnisse und eine unvorhergesehene Mondfinsternis zurückzuführen. Zu unzähligen Beanstandungen haben die Gänsefüßchen an sich Anlaß gegeben. Dies ist freilich nicht die Schuld der Herausgeber, sondern die Folge einer mangelnden Flexibilität und Anpassungsfähigkeit der Benutzer, die egoistischerweise auf der Nennung ihrer Familiennamen bestehen. Diese konservative Haltung in der Bevölkerung erklärt auch, weshalb die zahlreichen Fehler sowie die neue Unterteilung des Verzeichnisses in Gelbe und Weiße Seiten auf Unverständnis gestoßen sind. Im nahen Ausland erfreut sich unser neues Konzept großer Beliebtheit. Die neuen Telefonbücher sind also benutzerfreundlicher als so manch ein Benutzer, der die Zeichen der Zeit nicht erkannt hat.“

Was die insgesamt 873.563.995 Fehler, Fehleintragungen, Verwechslungen und Versäumnisse betrifft, so handelt es sich um harmlose Kinderkrankheiten in einem vielversprechenden Erstlingswerk, die in der nächsten Ausgabe ausgemerzt sein werden. Die Wäiss & Giel Säiten werden deshalb nicht aus dem Verkehr gezogen, sondern munter weiter verteilt, damit jeder Bürger die Gelegenheit erhält, die ihn betreffenden Fehler im Geiste echter Mitbestimmung mit Tippex selbst zu korrigieren und seine Korrekturwünsche schriftlich und auf eigene Kosten an den Herausgeber weiterzuleiten.

An Abonnenten, die das Telefonverzeichnis unbedingt zum Telefonieren nutzen möchten, ergeht der Aufruf, vorläufig auf die alten Telefonbücher zurückzugreifen.

Gez. Ihr Adressenhändler.“

Natürlich waren viele Bürger erleichtert, als sie dies lasen. Sie kamen zur Überzeugung, daß ihre Proteste nicht auf taube Ohren gestoßen waren. Freilich hatte die Sache einen Schönheitsfehler, denn es stellte sich alsbald heraus, daß alle Leute ihre alten Telefonbücher in die Papiersammlung gegeben hatten und somit keine andere Wahl hatten, als sich mit den „Giel & Wäiss Säiten“ zu plagen. So wuchs der Unmut in der Bevölkerung, und manch braver Bürger ballte die Faust in der Tasche. Alle machten sich auf die Suche, und bald tauchten in Zeitungsanzeigen Angebote auf, in denen Riesensummen

für die Aushändigung eines Exemplars der guten, alten Telefonbücher geboten wurden. Doch blieben diese Anzeigen erfolglos, denn alle alten Verzeichnisse waren längst dem Reißwolf zum Opfer gefallen und zu Altpapier verarbeitet worden.

Es gab nur eine einzige Person im ganzen Land, die noch zwei alte Telefonbücher von 1995/96 besaß, und das war Heini Hack. Aber niemand wußte davon. Eines Tages, als Heini seinen Keller aufräumte, stieß er auf die alten Bücher, diese schönen und geschmackvoll gebundenen Prachtbände. Auf dem Einband des 1. Bandes befand sich eine wundervolle Aufnahme der Escher Fußgängerzone bei Nacht, und die Deckelseite des 2. Bandes schmückte eine gelungene Ansicht der schmucken Abteistadt Echternach. Sogleich war sich Heini, der offensichtlich vergessen hatte, die Bücher in den Altpapiercontainer zu werfen, bewußt, daß er im Besitz eines wahren Schatzes von unermeßlichem Wert war.

Da Heini nicht geldgierig war, dachte er nicht im Traum daran, die Bücher vermittlels einer Anzeige zum Verkauf anzubieten oder etwa auf eines jener zahllosen Geldangebote zu antworten, die sich tagtäglich in der Presse fanden, und in denen verzweifelt nach Exemplaren des „Annuaire téléphonique 1995/1996“ Ausschau gehalten wurde. Schließlich hatten die beiden Bände für Heini vor allem einen emotio-



nen und persönlichen Wert, denn soviel er auch darin blätterte, nirgends fand er darin seine Geheimnummer. Und das war eigentlich, was er haben wollte.

Nach langem Überlegen entschloß sich Heini, die Bücher in einem Bankschließfach in Sicherheit zu bringen. Er tat es am darauffolgenden Tage. Er war jetzt ein reicher Mann, und weil reiche Leute gefährlich leben, beschloß er, sein Geheimnis zu hüten.

So hätte sich alles zum Guten gewendet, wenn nicht an einem Wochenende die Regierung während einer Klausur im Senninger Schloß drastische Maßnahmen ergriffen hätte. Als Heini am Montag zur Arbeit ging und im Kiosk seine



Tageszeitung kaufte, erblickte er sofort die Bekanntmachung eines Beschlusses, aus dem hervorging, daß alle öffentlichen Dienstleistungen und staatlichen Verwaltungen über Nacht privatisiert worden waren. Hiervon betroffen waren die Eisenbahn, die kommunalen Busdienste, die Post, die Müllabfuhr, die Wasserversorgung, und sogar die Kirche.

Und so ging das ganze Theater wieder von vorne los. Die Fahrpläne gerieten durcheinander, weil falsche Uhrzeiten abgedruckt wurden; der Bus Richtung Limpertsberg fuhr in Wirklichkeit nach Gasperich, und der Zug nach Esch/Alzette kam in Esch/Sauer an. Beschwerte Heini sich, so wurde ihm gesagt, daß er sich an die neuen Fahrpläne erst gewöhnen müsse. Der Grund für das Chaos liege darin, daß nun alle Züge und Busse in der alphabetischen Reihenfolge der Ortschaften fahren würden. Da aber die Ortschaften im Luxemburger Lande in der alphabetischen Reihenfolge nicht hintereinander liegen, sei vorübergehend mit Unannehmlichkeiten zu rechnen, aber eine Normalisierung würde sich einstellen, sobald sich die Leute an das neue System gewöhnt hätten.

Dieses neue System hatte zur Folge, daß Heini, der seine Tante Anna in Bereldingen besuchen wollte, in Berdorf einsteigen mußte. Da er aber das Pech hatte, zufällig in Bockholtz zu wohnen, eine Ortschaft, die in der alphabetischen Reihenfolge hinter Bereldingen kommt, blieb ihm nichts anderes übrig, als sämtliche Ortschaften von Boewingen-Attert bis Zittig abzufahren, um dann am Beginn des ABC, in Abweiler in den Bus zu steigen und von dort aus alle Ortschaften, von Ahn bis Berchem zu durchqueren. Da Berchem im Telefonbuch vor Berdorf liegt, und Bereldingen dahinter, gelangte Heini auf diesem beschwerlichen Weg, nach tagelanger Fahrt endlich zu seiner Tante Anna. Verständlicherweise war Tante Anna böse. Sie sagte: „Heini, du hast mir das Herz gebrochen. Da habe ich extra für dich eine Zwetschgentorte und einen Marmorkuchen gebacken, und du kommst fast eine Woche später, als du gesagt hast. Die Zwetschgentorte ist ganz schimmelig, und den Marmorkuchen kannst du auch vergessen. Ich hätte Lust, dich aus meinem Testament zu streichen.“

Als Heini sich bei den CFL („Chemins de Fer Liberalisés“) beschwerte, erwiderte ein privatisiertes Fräulein höflich aber bestimmt: „Herr Gänsefußchen, Sie wissen nicht, was Sie wollen. Wir halten uns strikt an die alphabetische Reihenfolge im alten Telefonbuch. Und das entspricht dem Wunsch und den althergebrachten Traditionen des Luxemburger Volkes. Also geben Sie sich gefälligst etwas Mühe!“

Mit der Müllabfuhr verhielt es sich nicht besser. Aus Gründen der Benutzerfreundlichkeit wurde nur mehr jeder zweite Mülleimer geleert. Heinis Mülleimer wurde überhaupt nicht mehr geleert. Als er sich beim Manager der privatisierten kommunalen Verwaltung beschwerte, blaffte der ihn an: „Herr Gänsefußchen, Sie hatten laut altem Telefonbuch eine Geheimnummer. Wer keine Nummer hat, der existiert nicht in unserem informatischen System. Leeren Sie Ihren Mülleimer also selbst!“

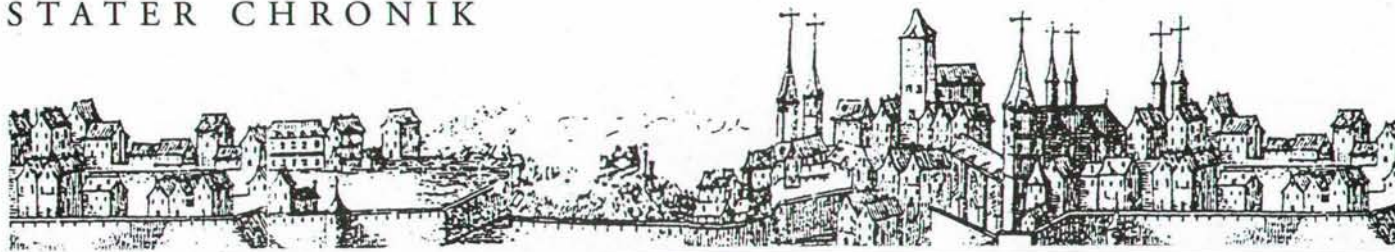
Heini biß die Zähne zusammen. Er erwiderte nichts, denn er war schließlich ein wohlzogener und freundlicher Mensch. Doch als er am Sonntag zur Kirche ging, da riß ihm der Geduldsfaden. Nicht der Dorfpfarrer, ein gemütlicher und gütiger Seelsorger mit Staatsgehalt, verlas die Predigt, sondern ein Grenzgänger aus Knutange stand auf der Kanzel und überraschte die Gläubigen mit einer Messe, die gerade mal zehn Minuten dauerte. Der neue Geistliche, der für den Mindestlohn schuftete, war von einer Leihfirma angeheuert worden, und weil er an diesem Tage aus Rentabilitätsgründen noch Messen in den Ortschaften Bollendorf-Pont, Born, Boudlerbach, Bour, Bourglinster und Boxhorn lesen mußte, war er natürlich in Eile und konnte seine Arbeit nicht mit der nötigen Sorgfalt verrichten.

Das war zuviel für Heini Hack. Er verließ das Gotteshaus, lief nach Hause, nahm den Revolver aus der Kleidertruhe und lief Amok.

Und so sitzt Heini nun im privatisierten Schrässiger Gefängnis, und niemand weiß, daß er in seinem Bankschließfach klammheimlich zwei der guten, alten Telefonbücher versteckt hält.

Jacques Drescher





Umbesetzungen im Schöffenkollegium und im Gemeinderat:

Erster Schöffe Willy Bourg hat sein Amt niedergelegt



In der Gemeinderatssitzung vom 25. November 1996 gab der 62jährige CSV-Politiker Willy Bourg seine Demission als Erster Schöffe der Hauptstadt bekannt. Willy Bourg wurde 1979 in den Stadtrat gewählt. 1988 wurde er Mitglied des Schöffenrates und seit 1994 bekleidete er das Amt des Ersten Schöffen mit den Zuständigkeitsbereichen Finanzen, öffentlicher Transport, Jugend, Schulwesen, Drittes Alter und Immigration. Als Motiv für seinen Rücktritt gab der beliebte und überaus verdienstvolle Politiker, der sich stets für eine bürgernahe Politik eingesetzt hatte, persönliche Gründe an. Nachfolger von Willy Bourg im Schöffenrat wird der CSV-Fraktionsvorsitzende Paul-Henri Meyers (60). An dessen Stelle rückt im Gemeinderat der 38jährige Rechtsanwalt Laurent Mosar nach. Alle diese Umbesetzungen treten am 1. Januar 1997 in Kraft.

Paul-Henri Meyers

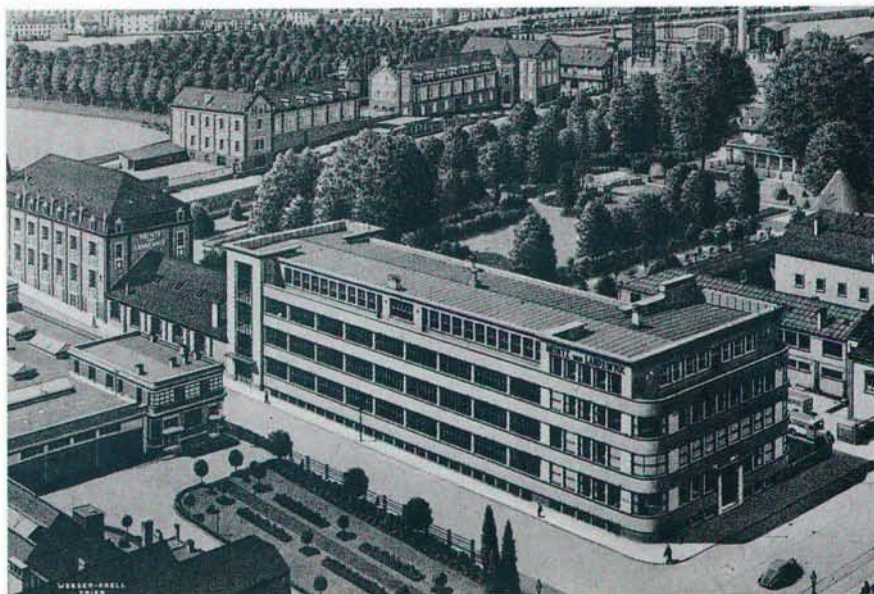


Laurent Mosar



Une exposition au Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg: L'architecture moderniste à Luxembourg dans les années 1930

Less is more. Cette formule sortie de la bouche de Mies van der Rohe caractérise bien la nouvelle façon de construire des années 1930. Durant ces années des jeunes architectes tels Hubert Schumacher ou Tony Biwer introduisent à Luxembourg un style architectural inspiré du Bauhaus et des créations de Le Corbusier, Maller-Stevens, Perron et autres innovateurs. Cette nouvelle architecture se distingue par ses lignes claires, ses formes cubiques, son fonctionnalisme, l'emploi résolu du verre, du béton armé et de l'acier. La ville de Luxembourg possède un certain nombre d'exemples de constructions modernistes: les maisons unifamiliales de la rue de Nassau, la chapelle des Jésuites au Belair, la maternité Grande-Duchesse Charlotte, la maison du peintre Joseph Kutter. Si la valeur de l'architecture historiciste et art nouveau du début du siècle a été reconnue depuis peu, l'intérêt du patrimoine moderniste reste largement ignoré.



Exposition temporaire au Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg, du 25 janvier au 20 avril 1997.

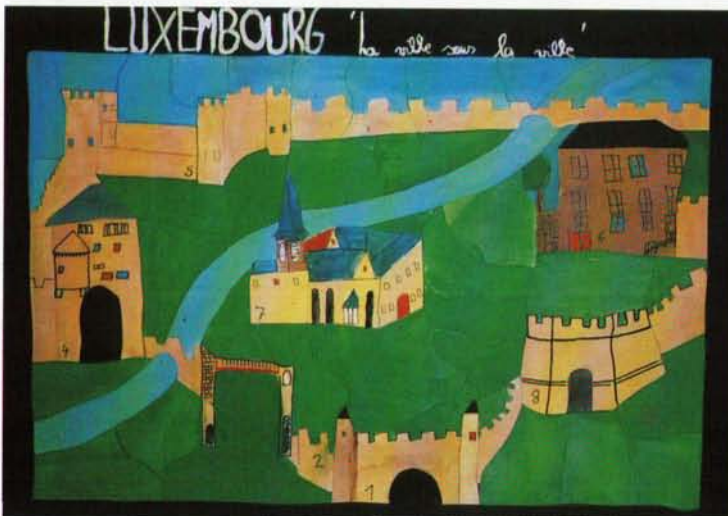
Ungarischer Staatsbesuch in Luxemburg

Am 19. und 20. September 1996 waren der ungarische Staatspräsident Árpád Göncz und seine Gattin Zsuzsanna während einer offiziellen Staatsvisite zu Gast in Luxemburg. Bereits am Nachmittag des ersten Besuchstages wurden die hohen Gäste in Begleitung des großherzoglichen Paares von Bürgermeisterin Lydie Würth-Polfer auf dem *Knuedler* empfangen. Anschließend fand im festlich geschmückten Sitzungssaal des Stadthauses eine akademische Sitzung statt, an der zahlreiche Ehrengäste sowie Vertreter des Schöffen- und Gemeinderates teilnahmen. Zum Abschluß der Feierlichkeiten trug das Präsidentenehepaar, das übrigens tags darauf auch dem neuen Geschichtsmuseum der Gemeinde einen Besuch abstattete, sich traditionsgemäß ins Goldene Buch der Stadt ein.



Internationale Auszeichnung für die *Grënnesch Schoul*

Die Primärschule von Stadtgrund hatte sich an dem internationalen Wettbewerb *La ville sous la ville* beteiligt, der vom *Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM)* mit Sitz in Rom sowie vom Europarat ausgeschrieben worden war. Dies mit dem Ziel, sechs- bis zwölfjährige Schüler zu motivieren, sich durch gezielte Aktivitäten mit der Geschichte und der Entwicklung ihrer Stadt zu beschäftigen und so die Wichtigkeit und die europäische Dimension ihres Kulturerbes zu erkennen, besonders was die Zukunft der Stadt betrifft. Die Schüler von Stadtgrund haben sich während zwei Trimestern mit der „Stadt unter der Stadt“ beschäftigt, sie haben Museen besucht und vor Ort Ausgrabungen besichtigt, so etwa auf dem Gebiet der alten Neumünsterabtei, und sich mit Archäologen unterhalten. Das Projekt, das aktiv vom Nationalen Geschichtsmuseum sowie vom Denkmalschutzamt gefördert und begleitet wurde, führte anschließend im dritten Trimester zu konkreten Arbeiten. So haben die Schüler von Stadtgrund ihre gesammelten Erfahrungen zu einer Art Lehrpfad durch die Stadt Luxemburg verarbeitet, der sich an der Wenzelpromenade orientierte und in Form eines Puzzle-Plakates, bestehend aus 52 Teilen, nach Rom geschickt wurde. Die internationale Jury hat die Arbeit der *Grënnesch Schoul* „pour l'originalité de la présentation et le sérieux de la recherche“ mit einer *mention spéciale* ausgezeichnet. Wenn man weiß, daß 23 Länder an diesem Wettbewerb teilnahmen und daß an die insgesamt 154 Klassen aus 87 verschiedenen Schulen nur zwei Preise und sechzehn Auszeichnungen vergeben wurden, dann haben die *Grënnescher* Schüler eine beachtliche Leistung erbracht.



Eine neue Brunnenskulptur in der *Groussgaass*

Der bekannte Luxemburger Bildhauer Bertrand Ney hat sie geschaffen, die monumentale Brunnenskulptur in der Fußgängerzone der *Groussgaass*, die am vergangenen 1. Oktober feierlich eingeweiht wurde. Neys imposantes Projekt war ob seiner wuchtigen Ästhetik als Sieger in einem von der Luxemburger Stadtverwaltung im Rahmen des Kulturjahres organisierten Wettbewerb hervorgegangen. Das steinerne Kunstwerk, das direkt an der Kreuzung mit der Beck-Straße aufgestellt wurde, gibt diesem Teil der Geschäftsstraße eine neue und originale Identität.

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Reuter (Avenue Emile)

Sie verbindet den Boulevard Royal mit der Place de l'Etoile. Durch Gemeinde-ratsbeschlüsse vom 24. Oktober und 25. November 1974 wurde die vormalige Avenue de l'Arsenal umbenannt in Avenue Emile Reuter, eine Umbenennung, die nicht kritiklos vonstatten ging. Manche Stimmen verlangten, es solle an dem alten Namen festgehalten werden, der an die militärische Vergangenheit der Stadt als Festungsbollwerk erinnerte. In einer Übergangszeit von 5 Jahren sind beide Bezeichnungen geführt worden.

Emile Reuter wurde am 2. August 1874 in Bofferdlingen als Sohn des Müllereibesitzers J.-P. Reuter geboren. Nach dem Abschluß der Sekundarschule am Athenäum entschied er sich für die Rechtswissenschaften, ein Studium, das er in Straßburg, Nanzig und Paris absolvierte.

Nachdem er sich im Juli 1898 als Advokat in Luxemburg eingeschrieben hatte, fühlte sich der junge Rechtsanwalt schon früh von der Politik angezogen. Besonders die sozialen Strömungen der Zeit fanden bei ihm ein Echo, und entgegen der Engstirnigkeit mancher konservativer Kreise trat er tatkräftig für die Verwirklichung einer größeren sozialen Gerechtigkeit ein. 1903 war er einer der Mitbegründer des Katholischen Volksvereins, als dessen Präsident er bis 1918 fungierte und der eine Stütze der aufsteigenden Rechtspartei war, die sich als solche am 16. Januar 1914 konstituierte. 1911 wurde er in die Abgeordnetenversammlung gewählt. Die große Zeit seiner politischen Tätigkeit fällt in die Jahre 1918-1925, als ihm in den krisengeschüttelten Zeiten bei Kriegsende das Amt des Staatsministers angetragen wurde. In diesen Monaten tiefer nationaler Zerrissenheit und äußerster Gefahr, wohl eine der schwierigsten Zeit unserer Geschichte, hat er in vollem Maße seine staatsmännischen und diplomatischen Eigenschaften unter Beweis stellen können.

Von seinen Regierungskollegen tatkräftig unterstützt, hielt er unbeirrt den Stand, die im Innern gegen die Großherzogin und ihre Dynastie agierten und eine repu-

blikanische Staatsform forderten; auf internationaler Ebene trat er ebenso unerschrocken den kaum verhüllten Annexionsgelüsten westlicher Nachbarn entgegen.

Durch das von ihm vorgesehene und nach vielen Schwierigkeiten schließlich durchgeführte Referendum vom 28. September 1919 war es dem Volk selbst gegeben, sich mit einer großen Mehrheit für die Unabhängigkeit und Souveränität des Landes unter Großherzogin Charlotte auszusprechen. Emile Reuter und seiner Regierung kommt das Verdienst zu, in diesen Tagen die Dynastie und die nationale Einheit gerettet zu haben.

Unter seiner politischen Führung sind auch weitere demokratische Reformen zu verzeichnen: die Einführung des allgemeinen Wahlrechtes für Männer und Frauen ab 21 Jahren, verbunden mit dem Proporzsystem, sowie eine großzügige soziale Gesetzgebung. Es gelang Emile Reuter auch, durch eine Kompromißlösung die seit 1912 schwelende Schulfrage zu entschärfen.

Auf wirtschaftlichem Plan erfolgte, entgegen dem eigentlichen Volkstent-



scheid, nach schwierigen Verhandlungen der Anschluß an Belgien. Auf internationaler Ebene wurde Luxemburg Mitglied des Völkerbundes unter Beibehaltung seiner Neutralität.

Von 1926-1958, unterbrochen nur durch die Kriegsjahre, stand Emile Reuter als Präsident der Abgeordnetenversammlung vor, von 1945-1964 war er Präsident der Rechtspartei. Die lange Dauer, während der er diese Würden bekleidete, bezeugt das Vertrauen, das ihm die Menschen aller Parteien entgegenbrachten.

Die Drangsale des Zweiten Weltkrieges sollten auch ihm nicht erspart bleiben: Haus- und Kanzleidurchsuchungen, Verhöre und ein obligates, tägliches Antreten in der Villa Pauly.

Von einer ihm bevorstehenden Umsiedlung kurz vor Kriegsende bewahrte ihn eine Warnung, die es ihm ermöglichte, sich bei der Familie Toussaint in Useldingen zu verbergen.

Emile Reuter starb im Jahre 1973 im hohen Alter von 99 Jahren. Bei seinem Ableben waren sich alle Stimmen einig, daß ihm vor der Geschichte das Prädikat gebührt, mit dem im alten Rom verdienstvolle Staatsmänner geehrt wurden: *vir de patria optime meritis*.

Rham (Plateau du)

Im Osten der Stadt erstreckt sich diese halbinselförmige Anhöhe, hoch über dem Tal der Alzette, die sie von drei Seiten umspült. Ihr gegenüber liegt das Bock-Altminsterplateau. Von der Vorstadt Grund aus erreicht man sie über die Rue de Trèves und die Rue du Rham.

Dieses Plateau ist wohl einer der ältest besiedelten Orte der Stadt, wie zahlreiche Funde aus keltischer und gallo-römischer Zeit beweisen. In späteren Jahrhunderten hatte es seine militärische Bedeutung mit den Vaubankasernen, bevor es in neuerer Zeit eine Heimstätte für Waisenkinder und alte Leute wurde.

Der Name *Rham*, *uff den Rhamen*, *op der Rhuem* taucht erst um die Mitte des 15. Jahrhunderts auf. Vorher wurde der Ort *insula*, *Dinsel* oder *Dinselberg* genannt, wahrscheinlich wegen seiner durch die Alzetteschleife bedingten, halbinselartigen Form. Die Wiltheim-Brüder gebrauchten diese Benennung noch im 17. Jahrhundert, die Münstermönche sogar noch später. Er hat sich bis heute noch in der *Dënselpuert* erhalten. Über die Auslegung der Bezeichnung *Rham* gehen die Meinungen auseinander.

Rama ist zum Beispiel für Alexander Wiltheim ein Wort keltischen Ursprungs, eine Ansicht, zu der auch Jules Vannérus neigt. *Ram* wurde in der Feudalzeit häufig gebraucht für Felsvorsprung oder Berg-rücken. Man findet die Benennung auch anderswo, so zum Beispiel *Ramstein* in Deutschland, *Beauraing* in Belgien oder *Beaurain-Belrain* in Frankreich.

Für Nikolaus van Werwerke liegt die Erklärung in dem deutschen Wort *ram*, Rahmen, Gestell; es könnte sich also auf die Holzrahmen beziehen, die die Woll- oder Leineweber an luftigen Stellen zum Trocknen der gesponnenen Wolle oder der gewebten Tuche aufstellten.

Da die Frage nicht geklärt ist, überlassen wir die Deutung jedem einzelnen und schließen mit dem Rat von Jean-Pierre Koltz: *tuum judicium esto*.

Rham (Rue du)

Sie ist eine schmale und steile Verbindungsstraße zwischen der Rue de Trèves in Stadtgrund und dem Rhamplateau.

Trésors du Musée Pescatore

William-Adolphe Bouguereau fait partie de ces peintres préraphaélites, dont l'œuvre fut peu appréciée en leur temps. Alors que d'aucuns voyaient en lui le „créateur de formes vaines”, Huysmans disait de lui: „Il a inventé la peinture gazeuse, la pièce soufflée. C'est du léché flasque, quelque chose comme de la chair molle de poulpe”.

Ce qu'on lui reprochait avant tout c'était que, incité par le marchand Goupil, il multipliait un type d'œuvres dont

raffolait en particulier la clientèle américaine. Si cependant sa dépréciation a en partie du moins débuté en Amérique, c'est là également que devrait commencer sa renaissance, car il y a déjà plus de 30 ans que les amateurs avisés s'y disputent les tableaux de Bouguereau réhabilité aussi en France après une rétrospective qui lui était consacrée au Petit Palais à Paris il y a quelques années.



William-Adolphe Bouguereau

(30 novembre 1825 - 19 août 1905 La Rochelle)

Né en 1825 à La Rochelle Bouguereau est issu d'une famille modeste, intensément morale, charitable et pieuse. Sa mère souffrit toujours un peu de le voir peindre des nus. En 1846 il entre à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'atelier de Picot, expose au salon de 1849, obtient en 1850 le Prix de Rome et séjourne pendant plus de trois ans à la Villa Médicis. A son retour il décore plusieurs hôtels particuliers.

Son atelier, d'où il expulse Matisse, apparaît comme le temple de la tradition idéaliste. Toute sa vie il refuse l'art moderne avec „ses femmes qui transpirent les couleurs du prisme” pour défendre la grande composition classique.

Dessinateur inspiré et de grand style Bouguereau apparaît comme un coloriste exceptionnel. On apprécie beaucoup ses œuvres allégoriques et ses portraits. Ce „patriarche de la peinture académique”, dont les œuvres frappent par

leur réalisme photographique, illustre le goût du régime. Il devient ainsi le maître absolu de la peinture officielle et de la bourgeoisie traditionnelle de la deuxième moitié du 19^e siècle.

Bouguereau s'illustra surtout jusqu'à la fin de sa vie par de grandes compositions religieuses extrêmement savantes, un peu froides et même glacées, raffinées d'exécution que conventionnelles de sentiment. Le meilleur de Bouguereau se trouve dans ses scènes mythologiques, œuvres de grande maîtrise.

Le Musée Pescatore possède de Bouguereau une huile sur toile intitulée «Jeune Fille» et datée de 1868. Ce tableau fait partie de la collection Léon Lippmann.

Georgette Bisdorff

